

B.SARRAILLON

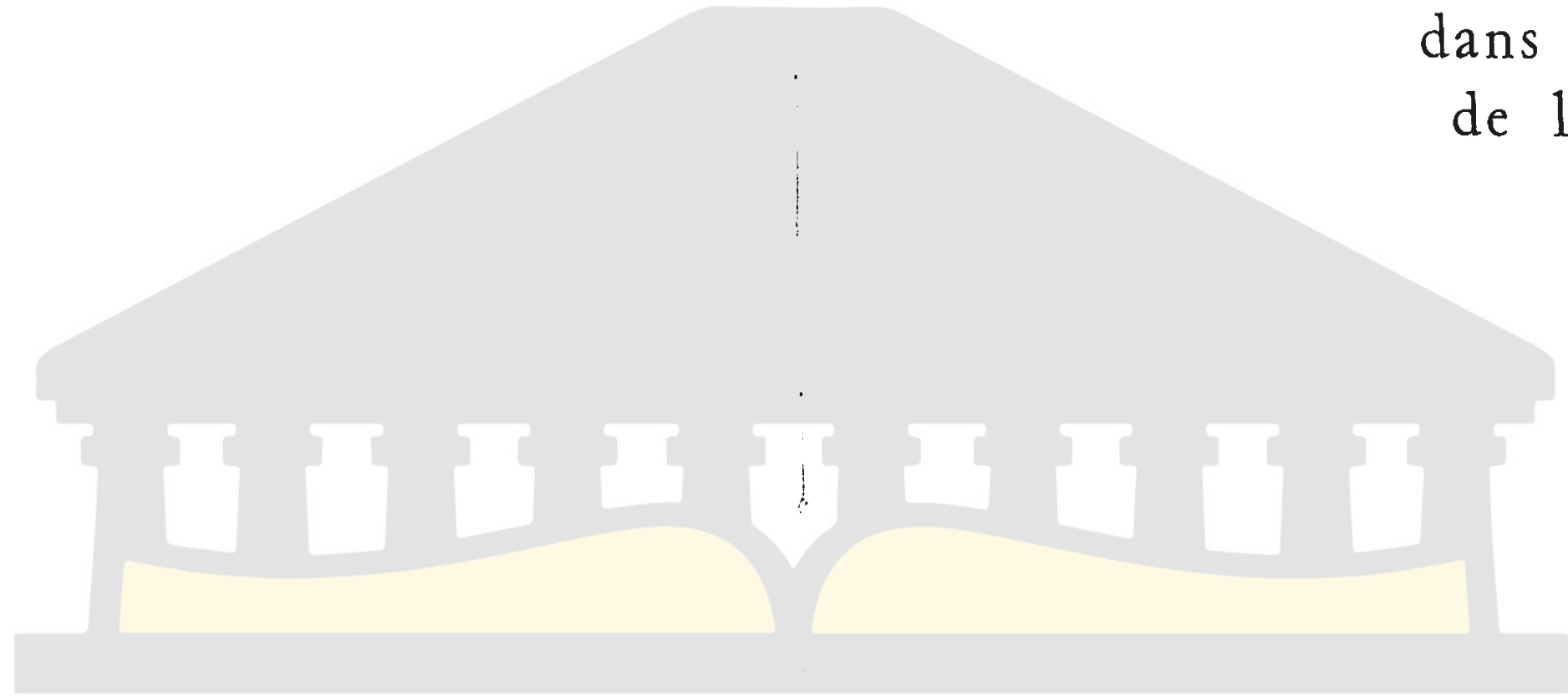
ROUFFI

dans l'abîme de l'AURÈS

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

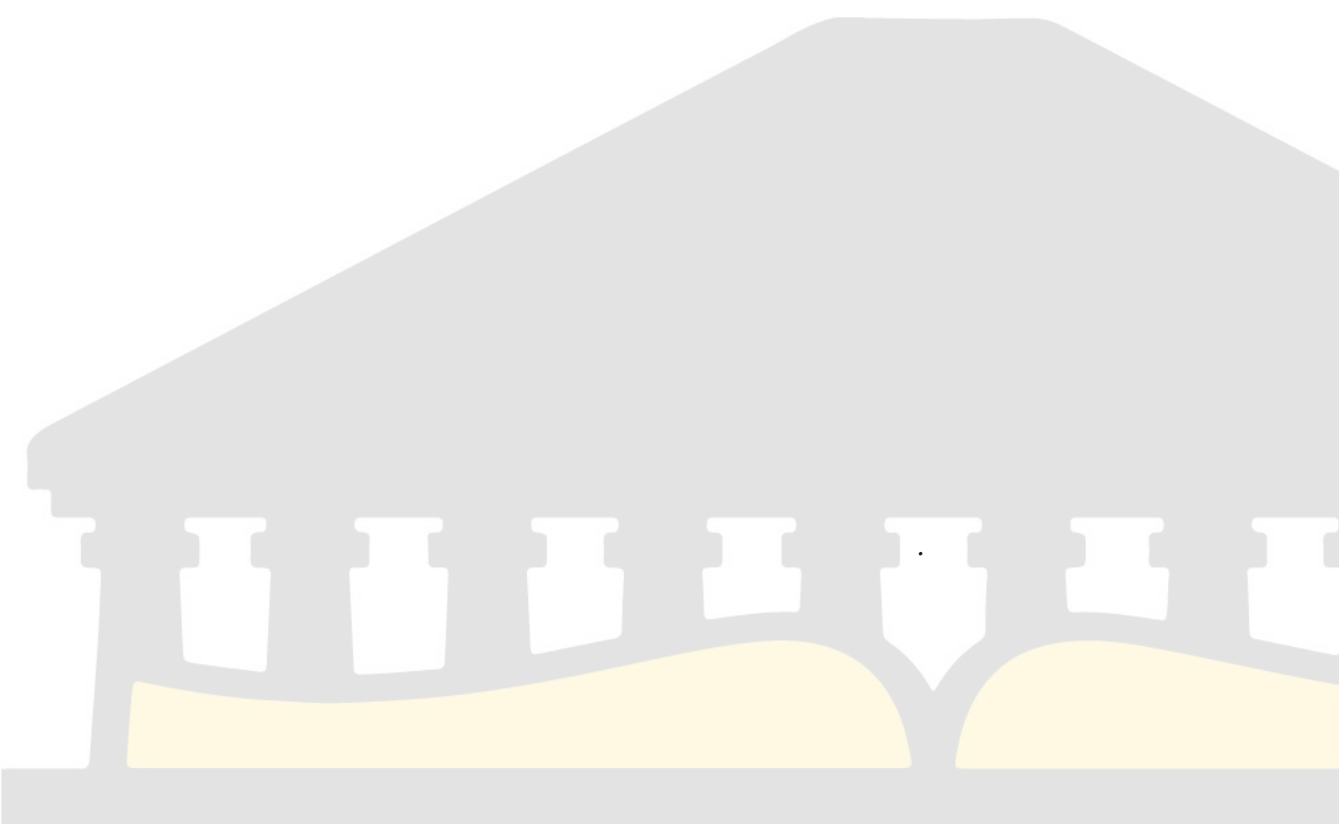
ROUFFI

dans l'abîme
de l'Aurès



°°∇∩Σ⊙ °◻°∫Σ∫
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

B. SARRAILLON



Des écrivains éminents et plus qualifiés que moi ont publié sur l'Aurès des études pleines d'intérêt, et je n'aurai pas la prétention, en vous présentant ce modeste recueil de dessins, de dresser après eux l'histoire de cette contrée si attirante. Par le truchement des planches qui vont suivre, mon intention est simplement de vous initier à ses particularités ethniques, et de vous montrer ses aspects les plus intéressants et les plus curieux.

Si j'ai choisi Rouffi, agglomération semi-troglodyte du cañon de l'oued-el-Abiod, c'est que par sa situation géologique, qui en fait une des rares oasis de l'Abîme Algérien, ce lieu présente une synthèse de l'ensemble du pays Chaouia.

A une centaine de kilomètres au sud de Constantine, l'Aurès, bastion berbère au profil tourmenté, dresse au milieu des cèdres le Djebel Chélia (2.327 m.), et, plus à l'ouest, l'aride Kef Mahmel (2.321 m.). En marge des grandes voies de pénétration, l'aridité de son sol et le farouche esprit d'indépendance de ses « chaouia » lui ont permis de conserver presque intacte l'originalité de ses mœurs primitives. La légendaire Kabena, héroïne judéo-berbère du VIII^e siècle, y a laissé le souvenir nostalgique de son romantisme guerrier...

Mais les yeux bien ouverts sur les réalités tangibles, le crayon prêt à en saisir les détails pittoresques, je vais essayer de vous entraîner dans ce dédale de rocs où survit un âge préhistorique.

En vous conduisant au fond de cet abîme, peut-être aurai-je le privilège de vous faire oublier quelques instants vos préoccupations habituelles.

C'est là mon unique ambition.

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

Ici les maçons terminaient une pimpante maison d'école ; là, des cantonniers juchés sur des concasseurs, des rouleaux ou des bitumeuses amélioraient le tracé d'une route ; plus loin, dans le fracas des explosions de mines et la trépidation haletante des marteaux-piqueurs, des terrassiers élargissaient le passage dans le célèbre défilé de Tighanimine...

Insensiblement, le paysage se transformait. Le calme vallon où l'eau claire du Djebel Chélia glissait entre de vertes frondaisons, après s'être métamorphosé en gorges abruptes et sauvages où le torrent se ruait impétueusement, devenait vallée du Sud aux berges ravinées.

Rongées par l'érosion, fissurées par la chaleur, les crêtes couronnées de pins et de chênes-verts s'étagaient en stries superposées, et dans les fonds, les peupliers argentés avaient cédé la place aux élégants dattiers dont les palmes ondoyantes sertissaient d'émeraude le lit blanc de l'Abiod d'où remontaient, courbées sous le poids de la guerba ruiselante, des formes noires qui passaient devant nous en courant.

Chèvres et moutons mêlés, des troupeaux gardés par de grands diables guenilleux s'enfuyaient à notre approche. Une méchante piste poussiéreuse coupée dans les tournants par le parcours des caravanes, succédait à la route carrossable, et dans une gloire de poussière, nos roues nous emportaient vers le Sud mystérieux.

L'air vibrant de chaleur semblait animer ce haut plateau dénudé, palier chaotique resserré entre les deux chaînes parallèles du Djebel Krouma, sur la droite, et à gauche, celle de l'Ahmar Khaddou. Une suite de plates-formes concentriques, partant des contreforts de ce dernier et s'abaissant en une sorte de cuvette, retint notre attention, et délaissant notre voiture, nous nous dirigeons vers elle en butant contre les blocs calcinés et les noyaux de silex éclatés...

1 Et brusquement, ce fut l'enchantement...

Encaissé entre deux immenses murailles calcaires, l'oued-el-Abiod réapparaissait à nos yeux sur son lit éblouissant de lumière.

Quelle extraordinaire vision que cette entrée du grand cañon de l'Abiod !

Une coupure verticale entame profondément le plateau mamelonné de dômes lenticulaires aux arêtes vives. Filant droit ou contournant d'énormes bastions de calcaires, le cañon progresse et s'insinue au gré du caprice des formations rocheuses en soulignant la diversité de leurs origines géologiques... Quel fleuve furieux a dû déferler pendant des millénaires pour creuser à sa taille un pareil lit ! Cela paraît incroyable quand on voit ce mince filet d'eau serpentant sur un fond de galets...

Mais nous rejoignons la piste, et bientôt le plateau rocailleux cachera le gouffre à nos yeux.

ROUFFI

2

Continuons notre randonnée.

Au bout de quelques kilomètres, un embranchement se greffe sur la gauche de notre mauvaise piste, et une plaque indicatrice annonce Rouffi.

Escortés de nombreux chaouia galopant derrière la voiture, nous nous engageons sur cette nouvelle voie, et bientôt nous stoppons sur une plate-forme dominant le cañon où se faufile entre deux vertigineuses murailles le double écriin de palmes sertissant les eaux claires de l'oued.

Aussitôt, les suiveurs nous assaillent, offrant leurs services à grand renfort de cris et de disputes, jusqu'à l'arrivée d'un grand diable basané dont une magnifique plaque de cuivre portée en brassard, indique qu'il est « guide officiel », donc tabou. Sans ménagements, il discipline la horde vociférante, désigne les gardiens, les porteurs, qui aussitôt se chargent de nos sacs de montagne, et conscient de son importance, il nous précède solennellement sur le chemin malaisé qui descend au bordj.

Nous voici donc à pied d'œuvre...

Devant, ou plutôt au-dessous de nous, s'étagent les constructions superposées de la fraction la plus importante de la « Capitale de l'Abîme », et que sillonnent les lacets d'une piste conduisant à la palmeraie.

Quelques habitations d'assez bonne tenue, l'école, de modestes échoppes, des greniers de séchage, et la guelaa collective en composent l'essentiel. Le reste des mechtas s'échelonne et s'accroche au hasard des rares emplacements laissés disponibles par une cahotique nature. Pas une corniche, pas un ressaut, pas un palier, où n'aient été édifiés de primitifs abris ; pas une caverne qui ne soit habitée ou utilisée.

Mais le guide nous attend, et au milieu d'une envolée de burnous et de robes multicolores, flanqués de tout un petit monde turbulent, nous lui emboîtons le pas.

3-4-5

Dans la tortueuse ruelle aux affleurements rocheux, entre d'énormes blocs et des cactées gris de poussière, des murs de pierres sèches ceinturent des bâtisses surmontées de greniers ombreux. Une pauvre vieille cassée en deux sous le poids d'un énorme couffin gravit péniblement la côte.

Plus loin, dans une cour intérieure entrevue par-dessus la clôture s'affaire une jeune femme enturbannée de pourpre. Accroupie au soleil, l'aïeule file la laine. Des enfants jouent. Une chèvre bêle en tirant sur sa corde du côté de la luisante guerba... Quelle vision sereine et calme...

Le claquement d'une porte prestement fermée à notre nez par un jeune mâle, « maître » d'une maison où notre regard avait surpris, hiératique derrière son métier, une belle et jeune berbère inscrite en transparence dans le filigrane de la trame, nous rappelle à plus de discrétion.

La venelle descend maintenant. Toujours accompagnés de notre cour mendicante, où domine le leit-motiv « donni sordi », une échappée sur l'à-pic nous permet de découvrir de nombreuses habitations accrochées à la paroi. Ce sont des constructions cubiques, imbriquées entre d'énormes quartiers de rocs, et que ponctuent les rectangles noirs des greniers de séchage. Un hérissément de pieux horizontaux entoure, tels des poils hirsutes, les terrasses d'argile couronnant les édifices où tout en triant la laine ou en devisant, des formes noires, pyramidales, immobiles, surveillent les allées et venues de la vallée.

La piste brûlante et poussiéreuse, délaissant les escarpements calcinés où le soleil règne abusivement, s'insinue dans la palmeraie. Quelle délectation de cheminer dans son ombre fraîche et reposante.

6

... Ici tout est calme et beauté.

Débordant par-dessus les murettes de pierres agglomérées de limon qui bordent le passage, une luxuriante frondaison d'arbres fruitiers, abricotiers aux feuilles vernissées, figuiers à l'âcre parfum, grenadiers piqués de fleurs écarlates, prolifère et se dispute la place sous la protection des palmiers verticaux. Par endroits, un faitage écroulé laisse entrevoir des jardins et de minuscules champs d'orge bien entretenus. Le ruban miroitant d'une séguia déverse ses cascates dans un système de canaux compliqués dont certains sont obturés par des bouchons d'argile. L'eau jase dans des cuvettes circulaires creusées autour des énormes troncs. Dans une éclaircie du feuillage, des plants jeunes et drus jaillissent du sol et laissent retomber en élégantes paraboles leurs palmes souples d'un vert bleuté.

Habités aux lourdes terres grasses et brunes de la Mitidja, nous étions étonnés de voir que ce limoneux sable gris était suffisamment fertile pour assurer une telle abondance. Pourtant, riches en phosphates et autres sels minéraux apportés par l'érosion, ces terrains alluvionnaires ne demandent qu'un peu d'eau pour permettre les plus magnifiques cultures.

Cet enchantement sylvestre ne dure, hélas ! pas longtemps, car la sente débouche brusquement dans le lit aveuglant de l'Abiod. L'eau claire et peu profonde une fois franchie à gué sur de grosses pierres branlantes, nous retrouvons l'abri du feuillage, et le temps de patauger un peu dans la glaise visqueuse, sous les aqueducs suintants des industriels chaouia, nous voici revenus en pleine lumière, au pied du bastion du Vieux Rouffi, sur l'autre versant. Encore un petit effort, une remontée à flanc de paroi, et c'est — enfin ! — le bordj-hôtel.

LE BORDJ LES OULAD-MIMOUN

7-8-9

Longue construction encastrée dans une profonde cavité horizontale de la falaise, le bordj-hôtel s'inscrit dans les meilleures traditions troglodytes du pays, et s'incorpore très exactement au décor.

Un premier corps de bâtiment sert de salle commune. Un second est cloisonné en cellules et conserve comme plafond la voûte naturelle avec ses concrétions calcaires. Portes et fenêtres ouvrent de plain-pied sur une coursive extérieure surplombant l'éboulis.

L'emplacement est merveilleusement situé et ne pouvait être mieux choisi : face au gigantesque éperon des Oulad-Mimoun, dans le grand tournant de l'Abiod. Celui-ci apparaît en amont, d'abord resserré entre une immense paroi verticale et le bastion fissuré du Vieux Rouffi, il coule ensuite, à nos pieds, au milieu de l'immense palmeraie, puis il contourne l'extrémité de l'éperon des Oulad-Mimoun dont les dernières constructions se perdent dans les jardins. Enfin, après un brusque tournant, il disparaît vers le Sud entre deux colossales murailles rousses soulignées de stratifications et verticalement dressées sur d'énormes éboulis.

La dure clarté progressivement s'atténuait. Issue des profondeurs, une ombre bleutée montait lentement à l'assaut des pentes ravinées, et seules, les hautes crêtes du djebel-Krouma s'illuminaient encore de reflets rosés. Déjà Vénus, l'étoile du berger, posait son clou brillant sur l'infini de la voûte céleste...

Une sérénité apaisante gagnait toute la nature, apportant une détente presque voluptueuse du corps et de l'esprit. Assis à la terrasse du bordj, nous regardions dévaler par la piste rocailleuse des Oulad-Mimoun, le bêlant chapelet des chèvres noires regagnant l'abri de la vallée. A chaque embranchement quelques-unes se détachaient, abandonnant le gros du troupeau pour retrouver la mechta de leur maître.

Ainsi, successivement, sans un appel, sans un cri, la répartition s'opérait ; et la dernière chèvre rentrée, le berger, dernière tache insolite et claire dans la rocaille, se résorbait à son tour dans l'ombre envahissante...

Au-dessus de la piste désertée, une légère poussière ocrée se dissolvait lentement et montant des mechtas peureusement blotties au creux des abîmes, les fumées des feux du soir s'étiraient en volutes légères vers un ciel indigo où scintillaient, de plus en plus nombreux maintenant, les points lumineux des étoiles.

Ce matin, en poussant les volets de notre chambre, nous n'avons pas eu besoin comme à l'accoutumée de clore nos paupières sur nos yeux éblouis par la réverbération des parois inondées de lumière, le soleil n'était pas au rendez-vous et son absence nous permettait d'apprécier les subtiles tonalités d'un paysage nouveau où le vallon inscrivait ses courbes en délicates valeurs estompées d'une grisaille légère.

Aux roux, aux violacés atténués des murailles verticales, s'opposaient les ocres plus chantants des surfaces effondrées et des pierriers. Le grand éperon des Oulad-Mimoun avançait sa proue bleutée aux effleurements crayeux, et sur l'étrave, à l'aplomb des roches supérieures, se détachait la note rosée de la mosquée. L'océan de palmes avait troqué ses agressives couleurs d'émeraude trouées de bleu, contre une parure glauque de mer apaisée. Seul le miroir de l'oued brillait tel un ruban d'argent sous un ciel nuageux et gris, qui s'accrochant aux pointes du djebel fermant l'horizon, s'effiloçait en écharpes laiteuses, effaçant progressivement du ciel les dernières taches azurées.

Tout était calme, trop calme... seule l'éternelle chanson cristalline de l'Abiod soulignait le silence, et encore nous parvenait-elle amortie, lointaine, comme ouatée. Une atmosphère un peu oppressante se dégageait de cette fausse sérénité. Un souffle sec, chaud, coupé de brèves accalmies, succédait à l'agréable fraîcheur du matin. Insensiblement, la grisaille légère se plombait. Sur les pentes dénudées de la montagne descendaient des traînées de brume grise, qui des sommets déjà cachés, se glissaient lentement dans les creux. Les murailles ceinturant l'Abiod se précisaient, se creusaient, enserrant de leurs contours comme dans un étau, le filet d'eau étincelant. Les fines et aériennes écharpes se transformèrent en lourdes chappes sombres. Dans l'air saturé d'électricité, quelques grondements lointains roulèrent sur le plateau, répercutés par les cimes, repris en écho par les monumentales orgues des bastions dolomitiques, et par-dessus la toison bruisante des palmes, les orgueilleux dattiers courbèrent leurs têtes échevelées sous de brusques coups de vent...

L'aspect de la chaîne du djebel-Krouma devint sinistre. Comme détourés à l'encre de Chine, ses contours semblèrent se rapprocher de nous. Puis, brusquement, un éclair fulgura, souligné d'une assourdissante décharge sonore, et ce fut le début d'un orage magnifique.

En un ahurissant ballet de tempête, de grondements, de lueurs, les éléments se déchaînèrent. Les rafales de vent soulevaient des nuages de poussière, des cyclones en miniature dansaient sur les grèves et les éboulis, projetant vers le ciel des tourbillons de sable et de la palmeraie labourée de profonds sillons aspirés par la tornade s'élevaient des vols de palmes sèches...

Dans ce décor dantesque, hors des communes proportions, cette simple perturbation atmosphérique atteignait une grandeur inusitée.

Nous nous réfugiâmes sous l'auvent vitré de notre passerelle, et là, bien abrités, pas très rassurés cependant, malgré, et aussi à cause de l'impressionnante voûte qui surplombait nos têtes, il nous fut aisé de comprendre l'angoisse des hommes primitifs devant les brutales sautes d'humeur de la nature.

La danse continuait de plus belle. Le feu du ciel illuminait le cañon transformé en décor de tragédie, un roulement continu secouait notre niche que les vibrations semblaient devoir désintégrer, et le front contre la vitre, nous guettions les premières gouttes d'eau...

Mais la pluie tant souhaitée ne vint pas. Le vent se calma, les éclairs s'espacèrent, et les nuées menaçantes poursuivirent leur ruée vers le Nord, pour aller se répandre

sur les flancs pelés du Kef Mahmel ou du Chélia, faisant place à une étrange lumière cuivrée...

Tout rentrait dans l'ordre, provisoirement. La fraîcheur relative dont nous avions bénéficié les premiers jours était partie avec les gros nuages noirs, et nous restions sur l'impression d'avoir été frustrés d'une ondée bienfaisante...

L'air de plus en plus sec amenait des bouffées de chaleur...
Le sirocco s'installait.

AURASIENNES

10

Sans hâte, presque immobile, indifférente aux criaileries des marmots qui se bousculent autour d'elle comme au verbiage des commères, d'un geste tranquille et précis elle déplace les longues baguettes de roseau qui croisent les fils de la trame. Ses doigts fuselés y font courir le toron de laine qu'elle égalise et tasse à petits coups de peigne métallique.

Pour nous recevoir elle a revêtu ses plus beaux atours. Une monumentale foutah met en valeur les délicates chaînettes relevant les massives boucles d'argent passées dans sa coiffure. De lourdes tresses brunes encadrent son visage fardé aux longs yeux ourlés de kohl. La traditionnelle boucle ronde enrichie de pierres de couleur, agrafée sur un corsage bouton d'or, et deux fibules ciselées, retiennent son manteau. A chaque bras, quatre bracelets d'argent massif complètent la parure. Sur le fond aile-de-corbeau de la robe, l'ensemble compose un tableau vraiment splendide.

C'est une « riche » chaouia, pourtant son intérieur est bien modeste. C'est une simple niche naturelle de la montagne. Contre la voûte, à hauteur de tête, s'arc-boutent les montants verticaux du métier, tandis que les étais fichés dans les parois bloquent les supports de la trame. Un tapis barbare, quelques nattes à même le sol, et c'est tout.

11

Dans la senteur amère d'un fouillis de verdure qui regorge de sève et étale l'insolente vitalité de ses feuilles luisantes, elle suit le dur petit chemin tout en bosses et en trous. Elle avance péniblement, d'une démarche incertaine, traînant ses loques poussiéreuses... presque poussière elle-même...

Un volumineux couffin d'alfa débordant d'épineuses palmes sèches la courbe vers la terre...

Plus de dents... Une peau morte, plaquée sur l'ossature d'un long masque profondément buriné, lui donne l'aspect d'un primitif de l'école flamande. Dans le regard désabusé et las tombant du trait oblique de ses paupières se lit tout le fatalisme accepté de sa race et de sa condition. Ses guenilles sont retenues par des brins de laine ou des épingles rouillées, remplaçant les fibules vendues depuis longtemps ; à ses poignets squelettiques, plus rien... A quoi bon ?...

Vision funèbre, noir fantôme, sorcière sans balai échappée des dessins animés de Walt-Disney, mais qui n'effraie plus personne... Vestige usé de ce qui fut certainement une solide chaouia, et peut-être une belle Azria (1)... Perdue de lassitude, elle disparaît comme elle était venue, de trouées de soleil en taches d'ombre...

12 Dans la rue paisible, ramassant précipitamment hardes, laine, quenouilles, dans une envolée de jupons noirs, c'est la fuite éperdue des femmes vers le rectangle sombre, refuge inviolable du logis, dont la lourde porte se referme rageusement...

L'endroit est intéressant et vaut bien une pochade. Ouvrant ma boîte de peinture, je commence à en sortir crayons et pinceaux et m'installe commodément sur la pierre laissée vacante... Et au travail...

Alors, derrière moi, très lentement, mais en grinçant quand même, la porte s'entrouvre à nouveau. Avec circonspection tout d'abord, un coup d'œil est glissé ; une nouvelle petite poussée dans un nouveau petit grincement, et une tête de curieuse se montre. Un temps... En voici une autre, et enfin une troisième se superposant dans l'entrebâillement. En pays chaouia comme ailleurs la curiosité féminine prime sur la crainte. Et ce sont des chuchotements, des petits rires étouffés... Que peut bien faire ce Rumi ?...

Se faufilant entre les jambes des femmes, les tout-petits viennent se planter devant moi, et il faut la menace d'un pinceau chargé de couleur pour dégager mon espace vital...

Mais que je fasse mine de me retourner, et à ce simple simulacre, instantanément, sous une brusque poussée, la porte se refermera, laissant les gosses hurler au dehors. Ainsi, jusqu'à la fin de mon étude, se reproduira le même manège. Mais une fois parti, toutes les portes ouvertes, les langues iront bon train.

13 A l'abri d'une murette, une vieille chaouia, plus brune et patinée que ses poteries, surveille dans la braise incandescente d'un four rudimentaire la cuisson d'un grand plat à couscous. La victime d'une première tentative gît sur le sol, abandonnée sans recours, une longue fente sinuant en travers du fond : Feu inégal ou terre mal préparée ? Peu importe. Ici on ne travaille pas aux pièces. L'argile ne coûte rien, le temps non plus.

On ignore totalement le tour. Plats, bols, marmites, sont façonnés directement à la main, en réservant sur leur pourtour des sortes de becs en relief qui leur donnent une certaine originalité et un aspect très caractéristique. Tracés grossièrement avec de la résine de genévriers, de frustes dessins géométriques ornent parfois les flancs. L'inspiration artistique s'arrête là...

Quelle différence avec les belles et fines poteries de Grande Kabylie, amples amphores ou jarres de style étrusque aux riches camaïeux d'ocres et de bruns.

14 Foutah... tiare de soierie rutilante aux savants enroulements, sur laquelle s'égrènent les cliquetantes chaînettes d'argent supportant les lourds anneaux d'oreilles. Elle encadre un visage d'icone aux grands yeux largement cernés de kohl, aux joues peintes sur les bleus tatouages, aux lèvres d'un rouge provocant.

(1) Azria, femme libre.

Foutah... torsade de cotonnade aux vives couleurs, lovée avec une désinvolture très étudiée, et surmontant un visage rieur dont les yeux prometteurs sont légèrement soulignés de bleu.

Foutah... simple lambeau d'étoffe jeté à la diable sur la tête d'un « chérubin » joufflu de l'Abiod.

Foutah... pan de laine noire rabattu sur les yeux et abritant de son ombre le regard d'une jeune mère.

Foutah... chiffon crasseux, guenille effrangée sans forme ni couleurs, pendant tristement sur un faciès émacié, aux yeux éteints, vidé de sa vie et de sa substance.

15-16-17

Leste et rieuse dans le matin clair, entourée de sa turbulente nichée, la femme descend la pente abrupte qui conduit au fond de la gorge. Sur son dos protégé par une peau de chèvre, la guerba noire et flasque oscille au rythme balancé de sa marche souple et rapide.

La fraîcheur s'exhale des jardins verdoyants, mouchetés des points écarlates éclos des grenadiers en fleurs, et dans leurs petites enclaves, les tapis d'orge frissonnent sous la caresse de l'air. Sous la haute nef des palmiers tutélaires, les arbustes défroissent leurs feuilles nouvelles à l'appel du printemps. Entre les menthes et les benjoints bourdonnant d'insectes court vive et chantante l'eau pure de la séguia.

Ecartant les lauriers-roses piquetés de leur premier bouton de carmin, d'un presto coup d'épaule, la robuste chaouia a jeté à terre la peau de bouc aux longs poils agglutinés. De ses longs doigts nerveux, elle défait les nœuds serrés des cordelettes. Puis elle entr'ouvre le col de la guerba et puisant à même l'onde à l'aide d'un pot d'argile, elle l'emplit du précieux liquide.

Le retour sera plus lent, plus pénible, sous un soleil déjà ardent. Courbée sous son outre gonflée dont les rudes cordes lui scient douloureusement les épaules, il lui faudra refaire pas à pas la dure montée aux pierres inégales et glissantes pour arriver au crochet libérateur, qui à l'ombre près de la porte, attend la ruisselante provision.

En route vers la proche séguia, une fillette passe, à califourchon sur l'échine décharnée d'un sympathique bourricot. Elle le stimule à grands cris, mais lui ne s'en émeut guère et descend vers la rive avec circonspection, d'un pas prudent et sûr, tout en fouillant inlassablement de sa queue ses flancs pelés aux plaies grouillantes de mouches.

L'eau court vive et chantante sous les menthes sauvages et les lauriers-roses. Des nuées d'insectes s'envolent. L'âne se penche et boit avec délectation. Son bel œil pailleté d'or brille de contentement, et ses oreilles pelucheuses frémissent de satisfaction.

Tour à tour philosophe résigné, ou entêté récalcitrant, au gré de son humeur, il reste de toute façon, l'éternel souffre-douleur des bêtes et des gens.

18 Eclaboussée de lumière, la « rue » bosselée d'énormes quartiers de rocs se faufile entre les édifices appuyés contre la falaise. Parfois, elle se transforme en un rudimentaire escalier pour escalader un chaos de blocs détachés du sommet. Puis elle retrouve son

aspect de chemin de montagne, contourne quelques guelaa, pour se terminer en impasse, sous un aplomb vertigineux...

Une forme noire qui traverse, courbée sous la panse rebondie de l'outre luisante, des enfants poussant quelques chèvres, animent un instant ce décor de pierre, qui reprend aussitôt son immobilité...

Le sujet a tant d'allure qu'il n'est pas besoin d'imprimer au crayon cette désinvolture un peu artificielle qui donne tant de « chic ». Il suffit de copier, humblement. Toute retouche serait un sacrilège.

19 Posée sur l'affleurement tourmenté des pointes de rocher, la primitive bâtisse berbère forme une enceinte fermée par la juxtaposition de ses édifices et de ses murettes. Des terrasses hérissées par les pieux de soutènement remplacent l'ordinaire toiture de tuiles, chère au pays kabyle.

Elle est placée sous la protection d'une main de fatmah stylisée. C'est une interprétation que l'on voit fréquemment, soit peinte, soit composée par un assemblage de lattes de bois, mais ici, la main est grossièrement indiquée au lait de chaux sur les planches disjointes de la porte.

Maintenu contre la muraille par des poutrelles, un simple tronc vermoulu, creusé de marches rudimentaires que les femmes escaladent en longues enjambées, conduit à la terrasse. La guerba obèse suinte près de l'entrée. Quelques paniers de jonc, des tellis poussiéreux, dans un coin, l'antique moulin à céréales...

A quelques variantes près, c'est le modèle courant de la mechta aurasienne.

20 A notre appel, une main brune et sèche entr'ouvre la porte grinçante. Un visage ascétique aux yeux soulignés de kohl nous sourit... nous sommes des amis... entrons.

Dans la pénombre du logis accueillant... et enfumé, notre regard curieux découvre tour à tour des objets accrochant la lumière parcimonieusement dispensée par une mince ouverture réservée au ras du plafond.

Des plats, des poteries aux reflets chauds de terre d'ombre ou de sienne brûlée, disposés avec une certaine recherche, ornent de rustiques étagères, au-dessus d'un pauvre coffre mal équarri.

Accrochés aux piliers ou suspendus à leurs béquilles, des tellis de toutes grandeurs et de tous âges composent, en compagnie de petites outres en peaux d'agneaux et teintes de couleurs agressives, d'amusantes guirlandes.

Sous nos pieds, ou recouvrant des banquettes d'argile, des tentures d'un noir défraîchi, rehaussées de motifs barbares, alternent avec des nattes usagées.

Au milieu de la pièce, la fosse grisâtre du foyer auréole de ses craquelures le sol de terre battue. Et tout autour, les femmes engoncées dans leurs amples robes noires, harcelées par leur abondante progéniture, forment un cercle où l'on bavarde avec une évidente bonne humeur...

La pénombre, le bercement monotone de cette musique verbale, l'odeur forte, entêtante, mais point désagréable, d'épices et de fumée, amènent une espèce d'euphorie, presque un envoûtement...

Fasciné au jeu de contrastes colorés des corsages et des foutahs, l'œil oublie la pauvreté du lieu, et l'esprit s'évade en suivant les poses familières des personnages...

On remonte le cours des siècles, et délaissant cette terre brûlée d'Ifriquia sous son ciel éternellement bleu, nous voici en plein Moyen-Age...

C'est une veillée d'aïeules accroupies autour de l'âtre, dans une chaumière de l'ancienne France... Ou bien, dans la salle basse du donjon, une assemblée de gentes dames et fines damoiselles déroulant leur fuseau en devisant.

21 Fait d'une simple pièce de laine tissée à la main sur le métier rustique et teint en noir par leurs soins, il est ensuite envoyé dans un centre, Biskra ou Batna. Là, des virtuoses de la machine à coudre en décorent le pourtour de passementeries en soie artificielle, aux coloris extrêmement vifs, où se mêlent de façon plus ou moins décorative, des verts acides, roses bonbon, jaunes canari ou rouges écarlate.

D'une fermeture placée sous le menton partent en forme de rayons à six galons assez larges formant une étoile. Des gros pompons de laine jaunes ou verts ornent ensuite les coins et soulignent l'encolure.

Ainsi terminé, le manteau confère à la silhouette un aspect triangulaire très caractéristique.

22 Dénichées dans une caverne du vieux Rouffi, ces deux authentiques troglodytes ont bien voulu poser pour le « dessinateur de modes ».

La mère, matrone au masque sévère, avait revêtu un ample manteau de laine noire bordé de passementeries aux vives couleurs. Une lourde foutah pourpre aux savants enroulements d'où partait un voile jaune à fleurs rouges encadrait son visage buriné. Dépasant de sa robe de cotonnade un peu fripée, d'antiques « khalkhal » (1) ciselés, la campait sur deux piliers de métal.

Plus moderne, dédaignant ces ornements d'un autre âge, la fille leur avait préféré deux lourds joncs d'argent qui s'entrechoquaient à chaque pas. La classique robe noire, un corsage aux amples manches de satin orangé et abritant une figure encore jeune un chèche vert jade sur lequel retombait négligemment un pan de son mantelet.

Ensemble curieux et original qui ferait sûrement sensation dans un journal féminin.

23 Tirant les impalpables brins de laine de la floconneuse toison embrochée à la hampe fourchue de sa quenouille, la fileuse les assemble par un mouvement giratoire précis en un régulier toron soyeux et souple, qu'elle enroule soigneusement sur son fuseau.

Ténébreuse Parque chaouia, dans ce geste presque rituel, ainsi que tes innombrables sœurs des Hauts-Plateaux, de Kabylie ou du grand sud, tu fais glisser entre tes doigts agiles ce fil aussi ténu que celui de la vie.

(1) Khalkhal : bracelets de chevilles.

24

Le Roumi doit faire son portrait !

Aussi nous attend-elle sagement assise, parée comme une icône, impassible sous les lourdes volutes d'une foutah carminée.

Elle a mis ses plus beaux atours, s'est parée de tous ses bijoux, elle s'est peut-être un peu trop fardée, mais elle voulait être si belle !... Sous ses paupières soulignées et allongées de kohl dont le large trait bleu disparaît sous la chevelure, son regard grave et un peu inquiet suit mes préparatifs.

Un jacassant aréopage de parentes et de voisines, l'entoure et l'interpelle, elle a la répartie facile et les rires fusent... Quel dommage que le Roumi ne connaisse pas le chaouia.

Mais revenons à notre présentation : De son volumineux turban, ses cheveux aux ardents reflets roux tombent en nattes soigneusement tressées. De grandes boucles d'argent d'où partent de multiples rangs de chaînettes et un voile crème encadrent le visage rendu plus étrange par de nombreux tatouages, et où tranche violemment la tache vermillonnée de ses lèvres.

Telles deux corolles lumineuses, les amples manches aux larges ramages orangés sur fond de satin jaune jaillissent d'une longue robe de cotonnade noire soutachée de passementeries multicolores. Sur sa poitrine, le pan du vêtement est retenu par de curieuses fibules. De larges plaques d'argent finement striées et contenant certainement quelques versets du Coran, propres à conjurer le mauvais sort, voisinent avec un lourd collier et une belle broche enrichie de pierres de couleurs dont les fines chaînettes tintinnabulent au moindre mouvement.

L'ensemble est très hiératique, presque sculptural, et d'une grande somptuosité de couleurs... et l'étude que je puis en tirer est une bien pauvre chose à côté de l'original.

25

L'élément féminin nous prit vite en sympathie. Je dois avouer que la profession de sage-femme de ma compagne, les remèdes et les soins qu'elle prodigua facilitèrent certainement nos rapports. Peu farouches, surtout quand le mari est absent, les Aursiennes ont de l'assurance et ne portent pas cette empreinte de passivité ou cette expression craintive qui marque le visage de la majorité de leurs sœurs musulmanes.

Beaucoup de jeunes femmes sont jolies et certaines très belles. Mais les maternités répétées, la précarité de leur existence et les rigueurs du climat les fanent vite.

Habitues aux durs travaux, elles sont généralement minces, ce qui est normal dans un pays où les « sports » naturels sont rois et les habitants des sportifs qui s'ignorent.

Le sentier de chèvres qu'il faut gravir été comme hiver une lourde charge sur le dos, souvent au mépris des lois de l'équilibre, oblige à une gymnastique quotidienne qui jointe aux durs travaux de toutes sortes, donnent force et agilité, aussi l'embonpoint n'est-il pas de mise dans la région.

26

Eparpillés sur le chemin du bordj, patiemment, ils épient notre sortie, tout prêts à déguerpir devant l'apparition de Youcef, leur terreur...

Sitôt dehors, nous sommes accrochés, happés par de petites mains dures, et l'assaut ne va pas sans disputes ni scènes de jalousie. C'est un essaim coloré et jacassant qui ne nous quitte plus.

Des petits bouts de femmes trébuchant dans leurs longues jupes poussiéreuses, étranges avec leurs tatouages bleus et leurs grands yeux déjà cernés de kohl, tout sourire dehors, très chattes, très coquettes. Portant le petit frère à califourchon sur leur dos, d'autres, plus réservées, se tiennent à distance. Ce sont les timides, et aussi, il faut l'avouer, les moins jolies.

Peu de garçons, sauf les très jeunes. L'élément mâle est plus fier, plus réticent, à mesure qu'il avance en âge. Il manifeste un vif désir de s'instruire. Nous avons apporté des bonbons, des bagues, des broches, des peignes. On nous demande des crayons et du papier !...

Quelles ruses de Sioux il faut employer pour lâcher tout ce petit monde ! Lorsque par extraordinaire nous parvenons à nous en débarrasser, des yeux perçants avaient tôt fait de nous repérer. Une trace de Roumi ne se perd pas...

Mais une fois terminée la distribution des pièces de monnaie, des « sourdis », quelle galopade, alors, vers le boutiquier de l'endroit !

GUELAA ET GRENIERS

27

Semblable à quelque barbare forteresse, la cité des guelaa dresse sur des blocs énormes, les moellons irréguliers de sa massive stature dépourvue de toute ouverture donnant sur l'extérieur, sauf l'indispensable porte gardée par un cerbère rébarbatif et moustachu. Il faut toute la dialectique persuasive de notre ami Youcef pour obtenir l'autorisation d'entrer.

D'étroites venelles s'insinuent entre les bâtiments primitifs de ce grenier collectif. Les étages supérieurs sont desservis par d'in vraisemblables escaliers branlants scellés dans la muraille. Tout concourt à leur construction : pieux, dalles, troncs assemblés par de grossiers cordages. Des ouvertures triangulaires, en double V, et plus rarement en rosace, permettent l'aération et l'éclairage de ces antiques resserres que ferment d'énormes serrures ou de modernes cadenas.

Cette organisation d'abris communautaires surveillés permet aux propriétaires de conserver en lieu sûr leurs modestes réserves.

28

En bordure du chemin raviné où languissent sous l'impitoyable soleil quelques buissons de poudreuses cactées, s'accrochent de branlantes constructions de pierres sèches.

Fruits de l'inspiration empirique des Berbères, grands maîtres dans l'art d'ajuster les pierres et d'entasser les cailloux, ces châteaux-forts en réduction tiennent debout au mépris du fil-à-plomb et du niveau d'eau. Haut perchés, leurs ouvertures défendues par des bouquets d'épineux, ils servent de greniers pour la maturation et le séchage des dattes, des « mechmech » (1), des figues, de tout ce qui constitue les réserves d'une maisonnée.

Durant les chaleurs de l'été comme sous les pluies de l'hiver, c'est aussi la guérite idéale d'où l'on peut, en demeurant invisible dans l'ombre, espionner ce qui se passe dans les environs.

“ CHAOUIAS ”

29-30

Une étude approfondie du Chaouia sortirait du cadre de cet ouvrage et demanderait un travail complexe qui n'est pas de ma compétence. Mon ambition se bornera à vous présenter quelques « spécimens » observés d'assez près à Rouffi. Quant à ceux que j'ai pu approcher au hasard du voyage, ce n'est pas un contact rapide et superficiel qui me permettrait de les juger.

Parodiant une phrase célèbre, j'aurais pu appeler Rouffi « la ville sans hommes ». Sans doute la dispersion de leurs biens tout au long de la vallée les oblige-t-elle à fréquemment « marcher la route », pour aller du champ d'orge d'Arris au bosquet de figuiers de Tighanimine, et de là au jardin de dattes de Rouffi. Pourtant, même dans la palmeraie où j'espérais en trouver, ils ne se montraient pas, et celle-ci restait aussi privée de présence humaine que le domaine de la Belle au bois dormant, alors qu'un terrain fraîchement pioché, une séguia récemment rafistolée, ses cuvettes encore humides, témoignaient de leur récent passage...

S'il est vrai aussi qu'à l'inverse des femmes, trahies de très loin par leurs vêtements sombres, les burnous crémeux ou les gandourahs grisâtres des hommes se fondent dans la teinte également neutre du sable et de la rocaïlle, ces déplacements et ce camouflage n'expliquent pas tout.

Ce qui est certain c'est qu'à notre dernier passage à Rouffi, ils étaient vraiment peu nombreux, était-ce le fait des événements en préparation... mystère.

Comme beaucoup d'indigènes, quelques-uns vont en France, gagner la galette d'orge que leur refuse un sol ingrat.

J'ai eu l'occasion de conseiller l'un d'eux, superbe quadragénaire noblement drapé dans son ample burnous de laine, à propos d'une permission de dérente que lui avaient octroyée les usines Renault.

En me basant sur un nombre restreint d'individus, il m'a semblé qu'ils diffèrent peu des Kabyles du Djurjura. Comme eux, ils sont de taille moyenne, solides, bien proportionnés, et possèdent les mêmes jambes d'infatigables marcheurs.

(1) Mechmech : abricots rustiques.

Les traits et l'allure générale n'ont pas la finesse du type arabe, les Chaouia sont de robustes et frustes paysans toujours bruns de poil et de peau. On chercherait vainement ici les roux ou les cheveux blonds et les yeux bleus assez communs chez les Berbères de la Grande Kabylie

Les travaux sont multiples. Il faut cultiver les champs et les jardins, creuser et entretenir les innombrables séguias et les aqueducs, et surtout, constamment arroser, car chacun sait que le palmier est un grand assoiffé qui ne prospère que les « pieds dans l'eau et la tête au soleil ». Ajoutons la réfection des maisons et des greniers toujours plus ou moins croûlants... Il y a largement de quoi s'occuper...

Et encore, je ne compte pas les palabres, ni leurs suites !...

Car ces gens sont turbulents. Et si la petite pioche-hachette qu'ils portent en permanence est en principe destinée au paisible labeur, elle peut être également très utile en d'autres circonstances.

CHEZ LES TROGLODYTES

31

A la jonction d'un ravin secondaire et du cañon, un éperon rocheux se dresse et paraît fendre comme une étrave la bruisante mer de palmes.

Des rangées d'énormes cubes s'étagent symétriquement sur son pourtour. Dans les espaces vides, des Chaouia semi-troglodytes ont inséré des guelaa, et même des habitations, qui dans l'éblouissante réverbération, se confondent avec la roche en un mimétisme parfait.

32

Un sentier ourlant le haut de la falaise face au nouveau Rouffi nous avait amenés à ce ravin secondaire, dont les eaux, en période de pluies, viennent grossir celles de l'Abiod.

Une telle impression de désolation et de tristesse s'en dégageait que nous l'avions baptisée « La Vallée Morte »...

Elle a certainement un autre nom, mais je doute qu'il puisse mieux traduire l'angoisse qui vous étreint devant ce chaos foudroyé de monstrueux éboulis et de blocs amoncelés où subsistent, parmi des mechtas en ruine, quelques constructions encore habitées.

Sous la corniche en porte-à-faux, les tanières troglodytes perforent la paroi, et des pans de murs noircis, dressés comme des mains suppliantes, paraissent implorer un sursis de l'énorme masse pétrifiée prête à les anéantir.

33

Découpé verticalement par l'érosion, tout un pan de la falaise a glissé et s'est coincé de travers, bloqué à sa base par les éboulis.

Appuyé contre la montagne, il forme une voûte naturelle, sorte de porte monumentale, qui dessert tout un groupe de mechtas et d'abris sous roche du Vieux Rouffi.

Un étroit chemin escalade les blocs effondrés et permet les relations avec le plateau. Noires et diligentes fourmis, les femmes ployant sous le faix le remontent péniblement, cependant que la marmaille, insouciant et téméraire, saute de bloc en bloc, à la manière des cabris, au mépris du précipice qui s'ouvre sous ses pieds.

35

Près du bordj, accrochée à la falaise fissurée du vieux Rouffi, dominant la majestueuse frondaison de l'oasis, une caverne aménagée dans le rocher fait face à l'immense « balcon » des Oulad-Mimoun.

La succession des stratifications légèrement obliques, et les traces du gigantesque effondrement de toute la hauteur d'une paroi donnent seules quelque relief au flamboiement de cet écran panoramique hors-mesure.

Dans ce réduit frais et lumineux, sous la voûte de calcaire que prolonge un auvent de palmes, est installé un petit métier à tisser.

Très belle sous les enroulements de sa foutah verte, la jeune femme laisse courir ses mains agiles tout au long de la trame, passant et tassant les brins de laine colorés.

Un inusable « tellis », sac aux figures géométriques colorées naîtra ainsi sous ses doigts diligents.

-36-38

Jadis, les eaux tumultueuses du torrent, forcées dans son couloir étroit, en ont affouillé les parois, creusant dans les couches géologiques plus tendres de longues cavités longitudinales. D'autre part, le long, mais incessant travail d'érosion a fissuré, taraudé les murailles du cañon d'innombrables crevasses. Le plus souvent, ces dernières ne sont que d'obscures tanières servant de guelaa et où l'on accède par de périlleux sentiers. Par contre, les abris sous les longues corniches à flanc de paroi constituent de véritables habitats. Le côté dominant le vide est clos par un solide mur de pierres sèches où s'ouvre une porte massive et basse. Les dalles surplombantes ou de solides auvents de pieux les protègent des éboulis, et ils donnent dans leur simplicité une forte impression de sécurité.

A l'intérieur pourtant l'indigence est extrême. Le « plafond » a conservé ses stries et ses concrétions calcaires qui se sont incrustées de suie. Les côtés, patinés de crasse séculaire s'incurvent jusqu'au sol de terre battue. Simple trou rempli de cendres, le foyer central, encadré par les trois pierres traditionnelles, est entouré de nattes élimées. La vieille valise du maître du logis, souvenir du « temps dans les tirailleurs », constitue la seule pièce moderne de l'ameublement. Seuls, dans la pénombre, les indispensables ustensiles de cuisine accrochent quelques reflets, cependant que dans un retraits, un tas de chiffons s'anime des vagissements d'un nouveau-né.

Certains de ces abris sont plus confortables, tel celui que nous avons visité, et qui se trouvait installé dans la même faille qui abritait le bordj. L'excavation plus vaste

avait permis un aménagement plus complet, et n'eût été l'irrégularité de la voûte et des parois, on se serait cru dans une mechta du voisinage.

Devant ces primitives retraites, on imagine facilement ce que devait être la vie de nos ancêtres préhistoriques. Pour nos chaouïa, ce temps ne doit pas remonter très loin dans le cours des siècles. Le lieu, à flanc de falaise, donc à l'abri de toute surprise désagréable, était inexpugnable par sa situation. L'eau et la verdure se trouvaient à proximité, dans le fond du cañon, et le plateau fournissait abondamment le silex, matière première des massues, coups de poing, racloirs, haches et pointes de flèches.

AU FOND DU CAÑON

38

Descendant le cours capricieux de l'oued, tour à tour torrent bondissant ou lac aux profondeurs glauques, sautant les roches éboulées ou pataugeant dans l'eau clair à la grande frayeur des petits crabes roux, nous délaissions la grève, pour suivre, sous l'ombre d'une séguia sagement canalisée. Le chant monotone d'une meule, une odeur fade et caractéristique d'orge broyée, nous attirent près d'un rustique moulin à eau caché dans la verdure.

La porte est entr'ouverte, je frappe et la pousse un peu plus, m'attendant comme de coutume en Kabylie à être accueilli par le « salam » et le sourire enfariné du meunier.

Mais rien. Un silence soudain succède à la conversation animée dont j'avais surpris les échos avant d'entrer et dans le halo de poussière blonde, je distingue une fantomatique assemblée dont les burnous font du mimétisme dans un clair-obscur à la Rembrandt.

Comme j'aimerais comparer ce moulin à ceux des pentes du Djurjura où hypnotisé par le tournoiement du disque de pierre, bercé par son ronronnement, je restais des heures à regarder le meunier rassembler de son balai d'« adjouma » (1) la précieuse farine.

Mais nul ne m'invite à entrer, je sens une gêne, je suis inopportun. Quelle est cette réunion ? Mystère... Allons n'insistons pas, tant pis pour le moulin, ou plutôt tant pis pour moi.

Contournant le sommaire édifice jusqu'à la séguia qui murmure plus haut, j'écarte les feuilles rêches et odorantes d'un robuste figuier recouvrant l'arbre creux qui sert de conduite forcée à cette turbine primitive. Dans la fosse d'ombre creusée sous le moulin je peux contempler à loisir la rudimentaire mécanique hydraulique aux augets de bois, qui tourne en gémissant dans un tourbillon d'écume, sous le puissant jaillissement de l'eau.

Abandonnant notre découverte, un concert de piaillements attire notre attention, approchant à pas de loup, écartant doucement le feuillage, nous arrivons en vue de ce sabbat. D'un vétuste tronc de palmier évidé, aqueduc primitif, s'échappe un mince filet

(1) Adjouma : palmier nain.

d'eau. Quelle aubaine pour les oiseaux qui sous cette douche providentielle, s'ébrouent, sautillent et jacassent sous une cascatelle de perles irisées.

Poursuivant notre chemin, nous apercevons un couple de roucoulanges tourterelles, peu farouches, qui tournant en rond, se poursuivent d'un trottement menu et pressé en hochant inlassablement leurs petites têtes grises aux yeux cerclés d'or. Quelle quiétude ! Sous la fraîcheur ombreuse de ce double dais de verdure, cette douceur paradisiaque fait paraître plus infernale l'aveuglante réverbération des parois surchauffées enserrant le cascading ruban aux reflets d'étain fondu, qui poursuit sa course vers les sables insatiables du désert.

Encore quelques murettes escaladées, un odorant rideau de lauriers-roses écarté, et nous avons devant nous un des plus grandioses aspects du cañon.

Sous un ciel incroyablement bleu se dressent d'immenses bastions fissurés, écarlates dans la dure lumière du matin. Donjons ruinés de quelque géante forteresse, ils mirent leur majesté déchu dans la vasque de retenue d'un rustique barrage.

D'innombrables tourterelles animent ces falaises, et leurs ombres fugitives se projettent sur leurs faces ensoleillées.

Hauts dans le ciel, chasseurs scrutant l'abîme de leurs yeux perçants, des rapaces, utilisant les ascendances thermiques du ravin surchauffé dessinent, sans un coup d'aile, de souples arabesques dans un glissement silencieux.

L'HUILERIE

39-40

Dès notre arrivée au bordj, j'avais demandé des précisions à propos d'un fameux pressoir à huile mentionné par l'excellent écrivain Georges Rozet, dans son ouvrage : « L'Aurès, escalier du désert ».

D'abord avec réticence, puis « le nerf de la guerre » aidant, on finit par me donner les renseignements voulus. Mais il restait une difficulté : Ce pressoir appartenait à quatre propriétaires ! il était donc fermé par quatre serrures, et pour y entrer il fallait logiquement détenir les quatre clés.

Ce problème résolu, devant une horde de gosses et la dernière serrure ouverte, nous pénétrâmes dans une pièce obscure, tapissée de suie grasse et collante. L'unique fenêtre laissait filtrer une chiche lueur aussitôt absorbée par la sombre ambiance du lieu. Je n'insisterai pas sur l'odeur. Il fallait être des demi-Kabyles comme nous, et avoir le cœur bien accroché, pour y résister. Il régnait là-dedans une atmosphère fantomatique. On ne voyait que par reflets, et tous les reliefs paraissaient vernis. Dans ce réduit d'environ 3 mètres sur 4, face à une étroite lucarne, se dressaient le pressoir à coins de bois. Vers la droite, le foyer à cuire les olives, et un peu plus loin à gauche une sorte d'auge dans laquelle, au moyen d'une énorme pierre ovoïde rendue absolument lisse par l'usage,

on écrasait les fruits ramollis par la cuisson. Quelques couffins et des petits scourtins bien gras et puants l'huile rance complétaient l'aménagement.

Le pressoir, appareil principal, est constitué par un gros olivier dont deux branches, en forme de V, sont creusées de glissières permettant d'y insinuer les extrémités des poutres qui pèsent sur les scourtins.

On a paraît-il, construit l'édifice autour du tronc de l'olivier, qui profondément enraciné dans le sol, est inébranlable. Nos astucieux chaouia ont trouvé cette combinaison plus logique, et surtout plus facile, que celle qui eut consisté à planter solidement dans une construction le bâti vertical de leur pressoir.

Nous n'étions malheureusement pas dans la période d'activité du moulin, qui est d'ailleurs très courte et varie de quinze jours à un mois, selon l'abondance de la récolte, et notre ami Youcef put nous faire une démonstration de son fonctionnement. Dans la position de l'enfonceur de coins, il prit pourtant avantageusement la pose, nous permettant ainsi d'immortaliser ce dernier témoignage de la « civilisation chaouia ».

Après une demi-journée de séjour dans cet antre nauséabond, inutile de préciser que nous n'étions pas à prendre avec des pincettes.

Mais ce fut un bien réjouissant spectacle que notre retour à la lumière, devant la horde des gosses qui nous attendaient à la sortie, et qui n'ont pas tellement d'occasions de s'amuser.

LES BORDS DE L'ABIME

41

Une sente relie directement le bordj-hôtel au balcon des Oulad-Mimoun. Elle dévale à travers les éboulis, franchit l'oued et une partie de la palmeraie pour aboutir à la base de l'éperon. De là, un chemin pierreux et malaisé permet de grimper vers la petite mosquée rose posée sur l'étrave. Un escalier aux marches irrégulières, taillé en pleine paroi verticale, lui succède, et passant en revue quelques constructions précairement juchées en lisière de l'abîme, débouche finalement dans la fraction des Oulad-Mimoun, sur le « balcon », comme désignent cette partie du plateau, nos jeunes cicérones.

42

Sur l'extrême bord de l'abrupte muraille, dominant le luxuriant tapis de palmes étalé au fond du gouffre, quelques guelaas, sentinelles pétrifiées, montent la garde...

La vue embrasse tout l'horizon, fermé à l'Est par la longue chaîne régulière de Ahmar-Khaddou et parallèlement, lui faisant face, par le massif plus tourmenté du Djebel-Krouma.

Des sentiers ourlés de cactées découpent la palmeraie en un vaste puzzle vert. D'énormes blocs cubiques figurent les dés monumentaux d'une partie abandonnée par les géants de la montagne. D'autres encore, régulièrement alignés, ressemblent à un jeu de construction pour très grands enfants.

Quelques terrasses, débordant des enrochements, témoignent que, là encore, nos avisés bâtisseurs ont su utiliser au mieux les excavations naturelles pour y glisser leurs nids.

43 Nos frustes chaouïa seraient-ils plus galants que leurs cousins kabyles ? C'est probable, car ce n'est pas sur les sentiers des Babors, les chemins des Beni-Abbès, pas plus que sur les pentes du Djurjura, que nous aurions croisé, comme ici, d'altières voyageuses montées sur de fringants mulets ou de rétifs bourricots.

Oh ! il ne s'agit pas d'une règle générale ! Nous avons rencontré aussi, sur les pistes d'Arris à M'Chounèche, la femme trottant derrière la mule, mais c'était plus exceptionnel qu'en Kabylie, où à part le cas d'aïeules impotentes ou de jeunes mariées statuifiées sur leurs montures empomponnées, il n'est pas coutume de voir le seigneur et maître offrir sa place au sexe faible pour cheminer dans la poussière.

En général, les amazones locales se déplacent à demi-voilées, mais cette habitude correspond probablement beaucoup plus à un souci de protection contre les intempéries qu'à celui de soustraire leur visage aux regards des passants.

44 Du balcon des Oulad-Mimoun presque encerclé dans la gigantesque « épingle à cheveux » du cañon, le regard suit le déroulement fantasque de l'Abiod, ruban argenté serpentant sur un lit de pierres roulées, bondissant entre d'énormes blocs erratiques, ou s'étalant, presque immobile, dans les biefs de retenue des séguïas.

Sur la gauche, le bastion du Vieux Rouffi étage ses rustiques constructions qui descendent jusqu'à la palmeraie, et juste en face de nous, le bordj-hôtel encastré dans le roc, avec ses multiples fenêtres alignées comme des hublots, évoque un vaisseau-fantôme remontant le cours d'un fleuve pétrifié.

45 Erigé tout là-haut, en bordure du vertigineux précipice, une construction isolée dresse dans le ciel sa silhouette de château-fort au donjon branlant.

Inaccessibles par l'abîme, bien défendus côté plateau, ces repaires primitifs constituent d'idéales tours de guet pour la surveillance de la vallée.

Quelques « jardins suspendus » audacieusement agrippés à la paroi témoignent de la ténacité des habitants, qui pour retenir quelques arpents de mauvaise terre caillouteuse, n'hésitent pas à construire au risque de se rompre le cou, d'épais murs de soutènement.

46 Sec et noueux tel un vieux cep de vigne, cuit et recuit par le soleil, tête au brun chaud vernissé, les yeux fendus en un mince sillon sous l'auvent des sourcils broussailleux, protégé par un vaste chapeau rafistolé et posé sur un chèche effiloché, drapé dans une loque isabelle qui fut un burnous, fleurant le bouc et la fumée de bois, tel est notre berger.

Cliché classique, d'allure très conformiste, il s'appuie sur un long bâton, tel un pasteur d'Arcadie sur sa houlette.

A notre approche, il a prononcé quelques mots en chaouïa. « Il demande des cigarettes », a traduit un gosse attaché à nos pas.

Je n'ai sur moi que quelques pièces de monnaie qu'il accepte et vont aussitôt rejoindre dans les plis de son chèche d'autres pauvres trésors...

Et comme nous cherchons ce que peuvent bien brouter ses chèvres sur ce plateau apparemment stérile, il nous montre, dans l'ombre des rochers, quelques chétifs arbrisseaux aux feuilles duveteuses, d'un vert grisâtre... C'est là toute leur provende.

47 Vers l'aval, surgissant brusquement de la verdoyante frondaison des palmes, ou se dressant au-dessus des éboulis, d'immenses parois verticales cernent le cours assagi de l'Abiod.

Les quelques terrasses aplaties des misérables mechtas écrasées par ces à-pics vertigineux, donnent à ce lieu d'angoisse, l'échelle des gigantesques proportions de ces murailles de calcaire.

Vrillant l'air de leurs cris suraigus, des escadrilles de martinets évoluent au plus près de la falaise, plongeant à la verticale au fond de la vallée, puis remontant d'une ressource foudroyante, à la poursuite d'invisibles insectes...

Mais ces chasseurs sont eux-mêmes chassés, car des jeunes chaouïa, juchés sur les surplombs, les attendent et les capturent à l'aide de lignes rudimentaires où volettent enferrés, en guise d'appâts, de malheureux bourdons.

LES NOMADES CHAMELIERS

48-49-50

Un recueil de croquis sur cette région si particulière de l'Aurès serait incomplet si j'omettais de vous présenter quelques types d'une race ethniquement différente de celle de nos Berbères semi-sédentaires, ce sont les grands nomades chameliers.

Recherchant le trajet le plus direct pour se rendre de la région saharienne aux verdoyants plateaux sétifiens, ils utilisent souvent les passages du massif aurasien. Leurs caravanes où triomphe le fameux « vaisseau du désert » coupent les routes et les pistes de leurs parcours odorants. Plantant le soir à l'étape leurs tentes basses rayées de noir, ils font à certaines époques intimement partie du décor chaouïa.

Sur la fin du printemps, ils se mettent en route. Fuyant l'excessive chaleur, ils déferlent vers le Nord, montant à la conquête des hauts-plateaux où la promesse d'une herbe plus verte semble tirer irrésistiblement par leurs longs cous, les flegmatiques dramadaires, cependant que les hommes trouveront à se louer pour les travaux de la moisson. A l'automne, devançant les rigueurs du rude climat sétifien, ils redescendent prendre leurs quartiers d'hiver dans les tièdes ondulations de la lisière du Sahara, ou poussant plus bas, ils atteindront Témacine au lac bleu, ou Touggourt, reine des palmeraies.

Originnaire des régions de l'Est Africain, ou d'Arabie, cette belle race descend des pillards aux razzias légendaires dont elle a hérité les goûts de rapine. Elle présente de beaux types de haute taille et d'allure élancée, aux visages d'un ovale allongé, aux pommettes un peu saillantes, au nez busqué, et aux lèvres bien dessinées découvrant de solides dents blanches. Les paupières en amandes et cernées de kohl donnent aux yeux des femmes jeunes, un regard langoureux.

Hélas ! à cette fière peuplade se mêle toute une humanité de types abâtardis dont le proguatisme plus ou moins accentué et les membres trapus dénoncent un métissage négroïde ; et cette marée humaine poussant devant elle la horde de ses troupeaux, ânes et chameaux flanqués de magnifiques chiens fauves à queue empanachée, ne va pas sans causer maintes déprédations. Ces éternels « gens du voyage », errants affamés, chapardeurs toujours à jeun, ruminants et bourricots aux dents longues, chiens au ventre creux, sans compter la multitude des chèvres et des moutons avançant à grand renfort de cris et de coups, tous ces hôtes indésirables sont redoutés par le chaouia, paysan laborieux qui voit avec terreur son orge happée par des babines gourmandes, ses fruits volés par des mains prestes, des griffes escamoteuses et sa volaille dévorée par des crocs acérés.

Pour un peintre détaché de ces matérielles contingences, quel magnifique spectacle que le passage de ces caravanes progressant en longues processions dans l'impalpable poussière montant du sol surchauffé ! Chargés de longs sacs de céréales ou de tentes noires roulées, les chameaux à la lippe dédaigneuse défilent dans le roulis de leur marche souple et silencieuse. De jeunes chamelons, gauches, dégingandés, instables sur leurs trop longues jambes maigres, courent en serre-files, rejetés du convoi par la masse serrée des adultes. Emaillant le cortège de leurs notes colorées, d'admirables « baçours », palanquins aux coupoles de branchages enturbanées de vives couleurs, tentes errantes avançant au pas balancé de leurs montures, emportant leur précieux chargement de femmes et d'enfants.

Et parfois, à la dérobée, une main brune, entr'ouvrant la lourde tenture laisse apparaître un beau visage au sourire éclatant.

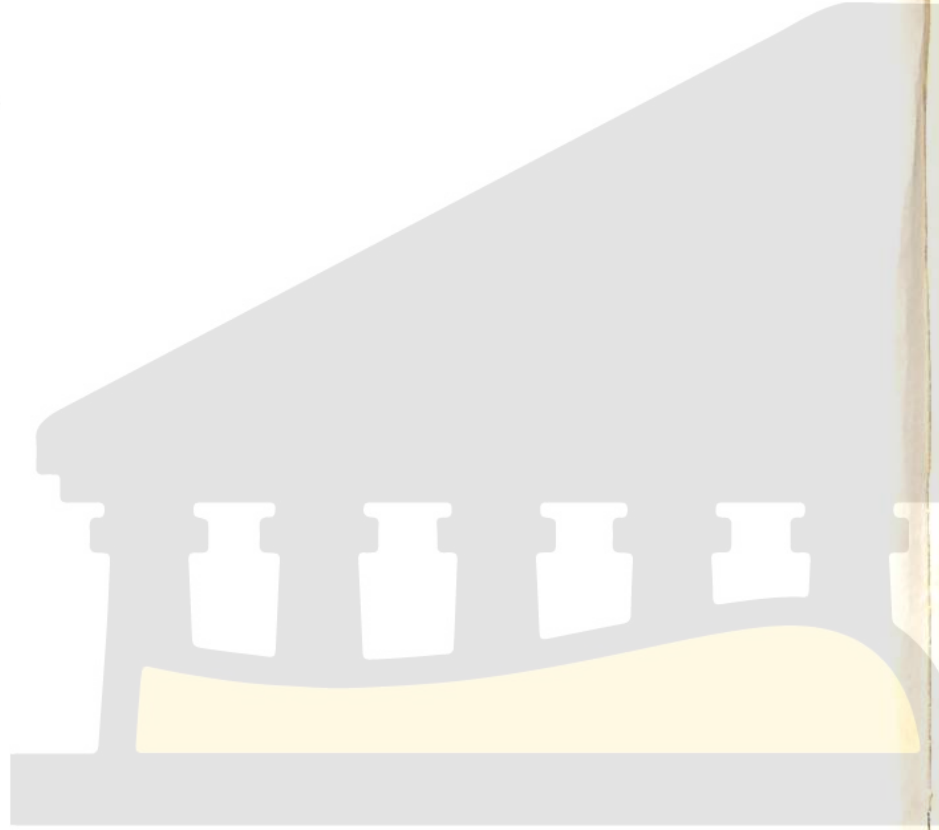
Bien rares cependant étaient les belles caravanes, réminiscences d'un romantisme oriental bien décrié. Le plus souvent, on ne rencontrait qu'un pitoyable ramassis de maigres chameaux, d'ânes fourbus croûlant sous de minables hardes et un bric-à-brac hétéroclite sur lequel glapissaient ficelés quelques étiques poulets. Une tente rapiécée, de cette teinte imprécise que l'on appelle « sale » entrobant quelques morceaux de bois et ficelée à la diable sur un malheureux bourricot. Le grand plat de bois et l'excédent de matériel que l'on n'avait pu loger sur les animaux de bât était porté sur la tête ou à bout de bras par quelques lamentables errantes déguenillées... Mais toujours, qu'elles soient riches caravanes ou tristes cohortes, on y retrouvait l'escorte hargneuse des chiens fauves trottant le nez baissé, semblant suivre indéfiniment quelque prometteuse trace.

Ainsi se termine cette courte vision d'un pays aussi extraordinaire que peu connu. Il reste certes encore beaucoup à montrer et à dire, et cette suite de modestes croquis ne donnent, hélas ! qu'un faible aperçu de son originalité. C'est trop grand, trop beau, trop étrange pour être dépeint en quelques dessins. Du moins, à défaut d'autres qualités les miens revendiquent-ils la sincérité. Ce reportage graphique s'est attaché à ne retenir que le réel, le côté objectif sans apport de fantaisie et en évitant les facilités pittoresques. — Du voyage je ne tirerai aucune conclusion, nous fûmes partout bien accueillis et pourtant la rébellion éclatait cinq mois plus tard.

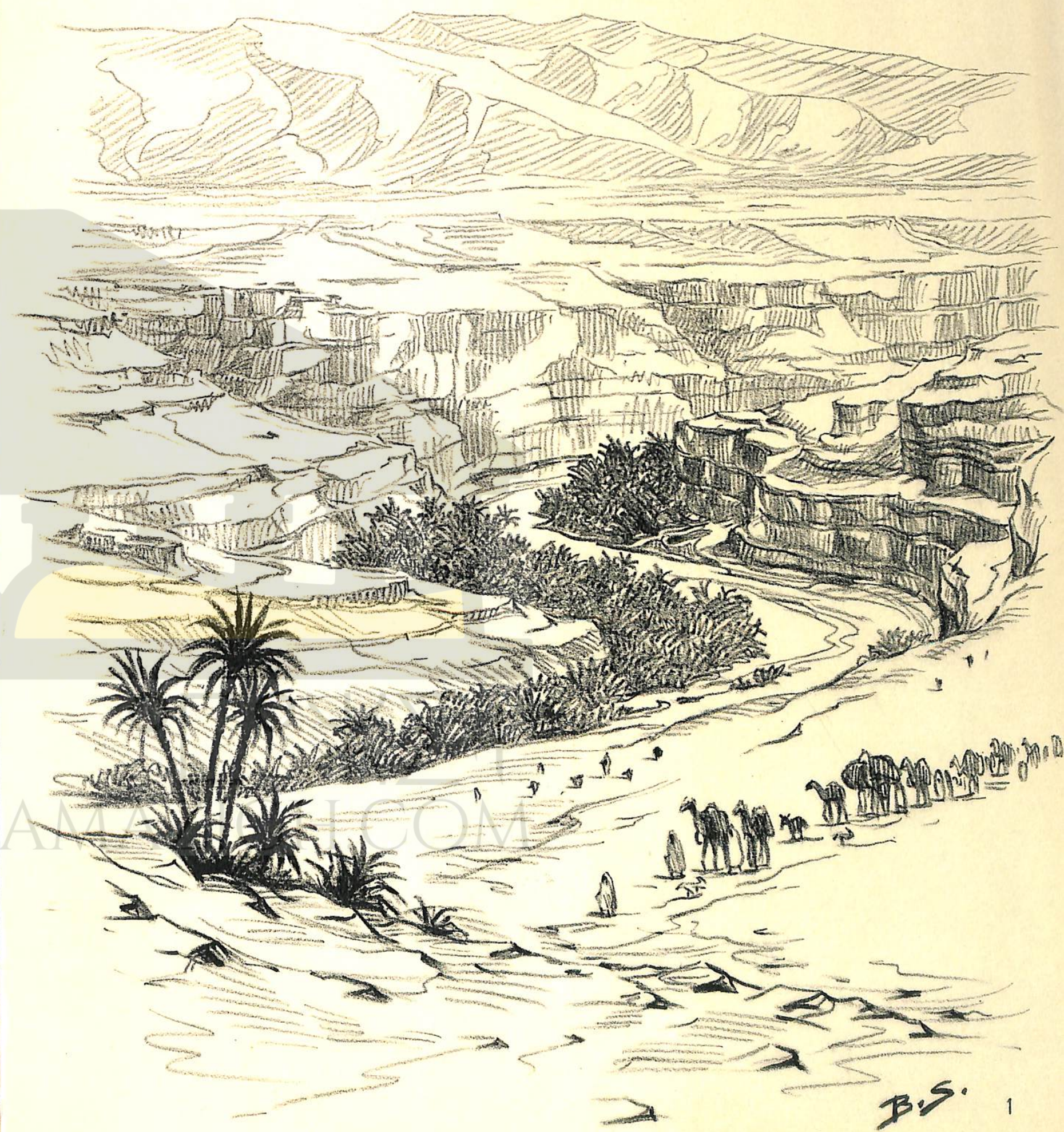
Bientôt nos farouches batailleurs seront calmés, l'ordre et la sécurité que nous avons patiemment instaurés régneront à nouveau.

Alors n'attendez pas que la « civilisation » ait défloré et standardisé cette région, bouclez votre sac et allez voir vous-même.

Puisse ces quelques images vous y inciter, vous ne regretterez pas votre déplacement.



°°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



B.S. 1



°°∇∩Σ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



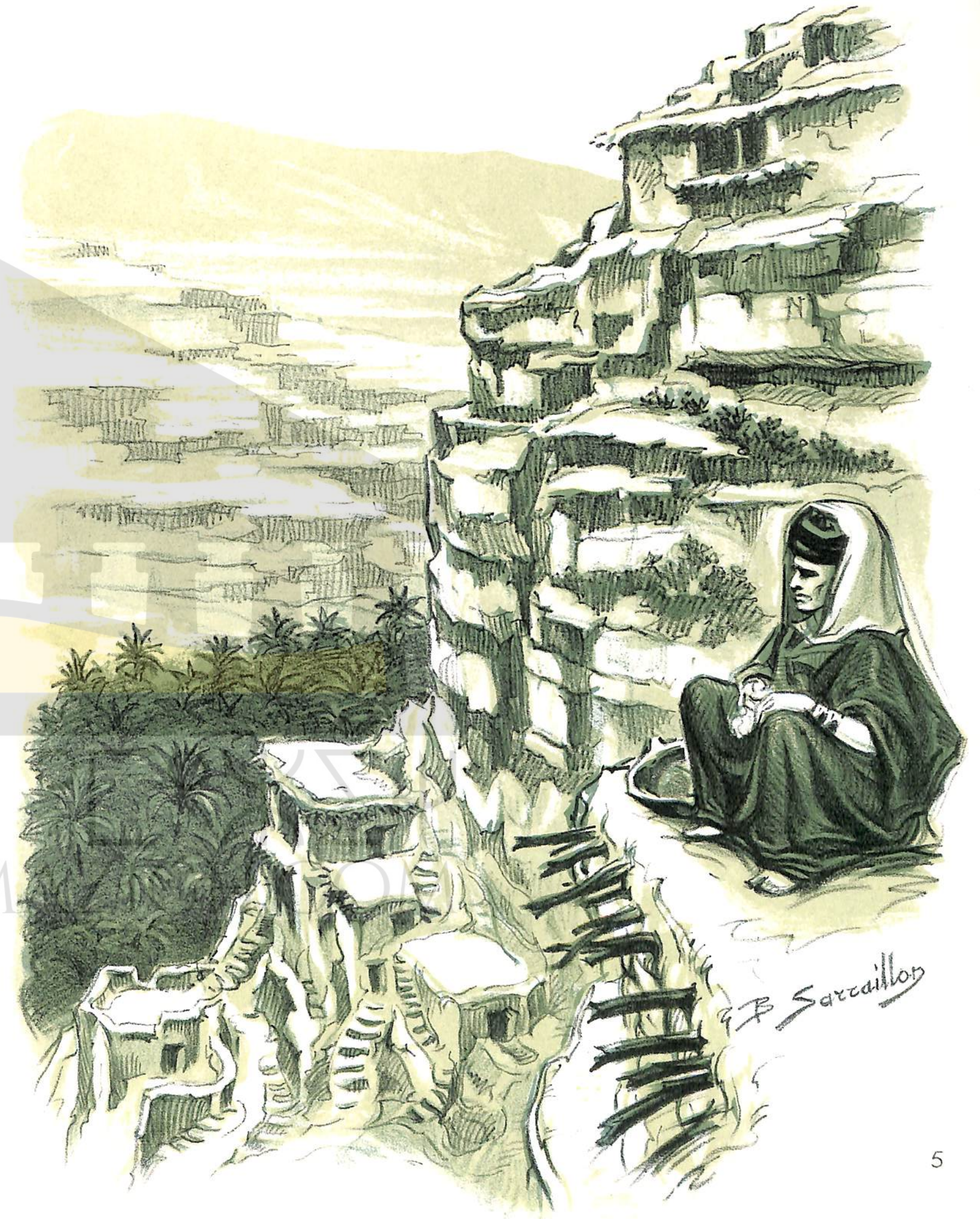
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

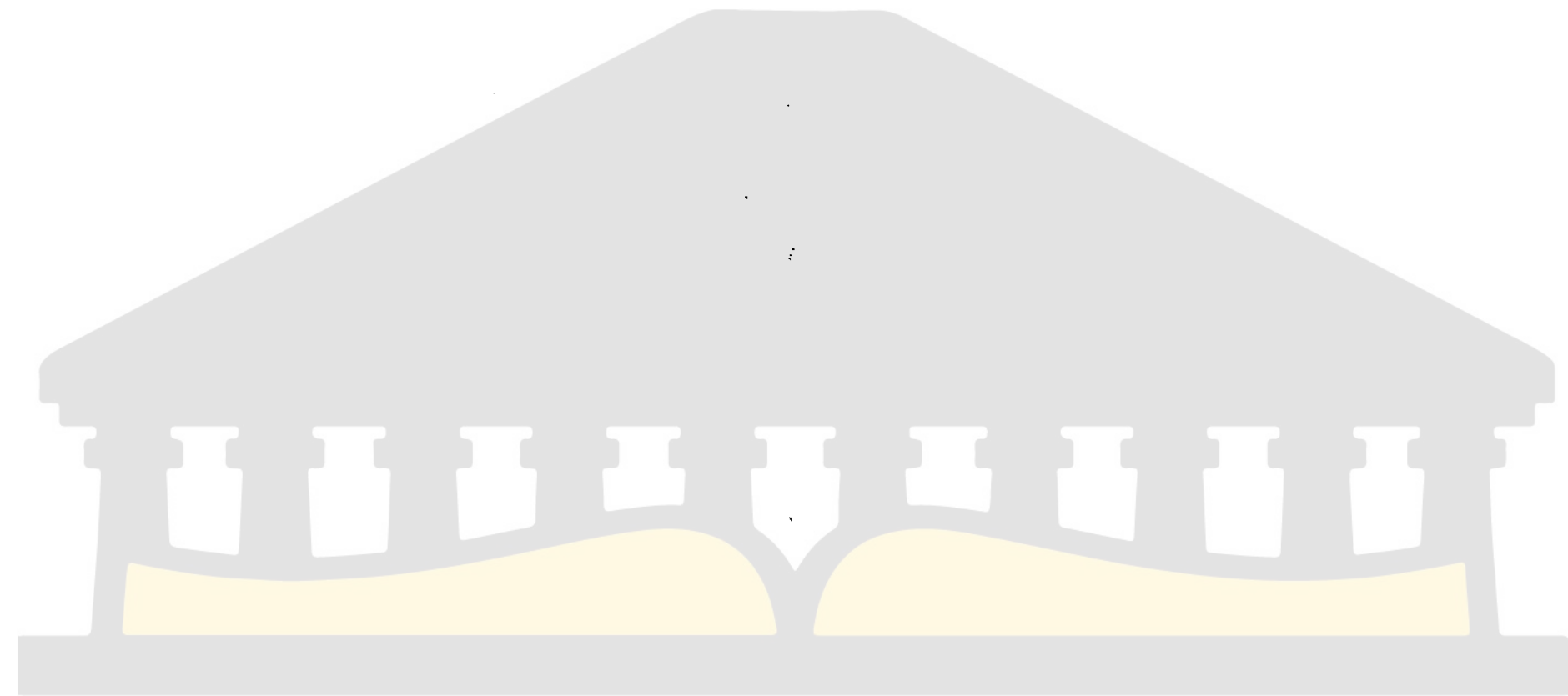


WWW.ASADLIS-AM



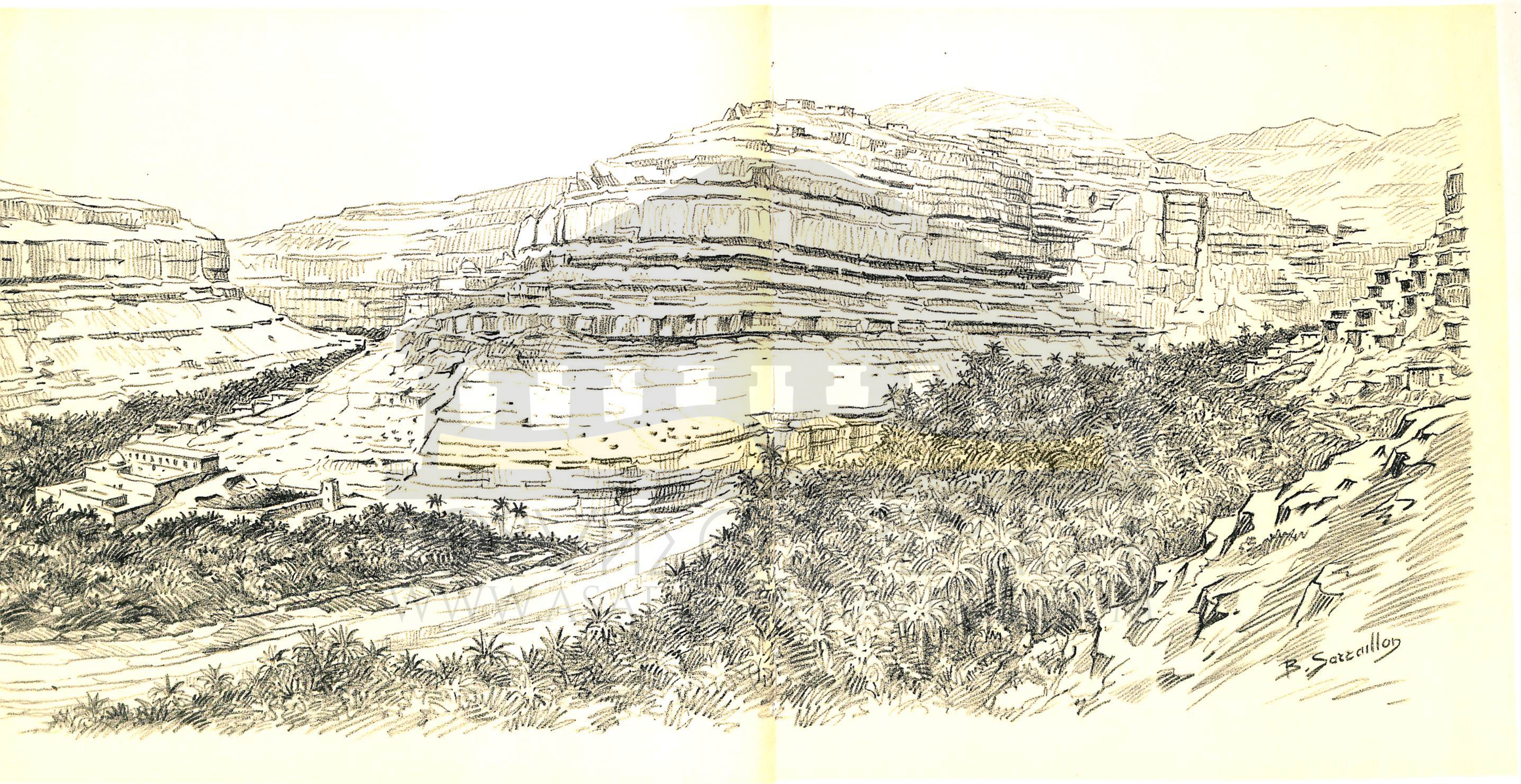


WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



⊙ ⊙ √ ∑ ⊙ ⊙ ⊙ ∑ √
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

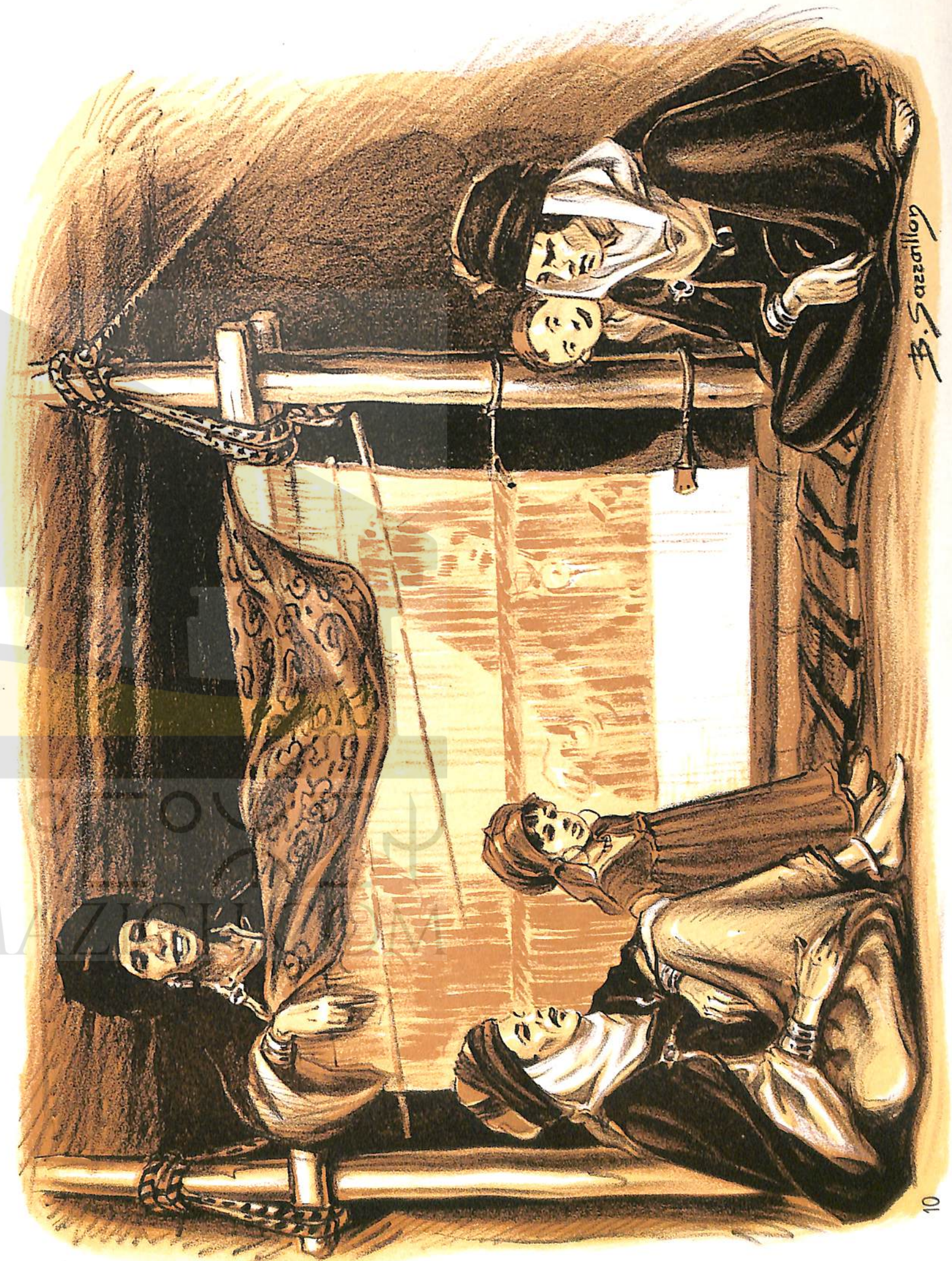






°°∇∩Σ°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

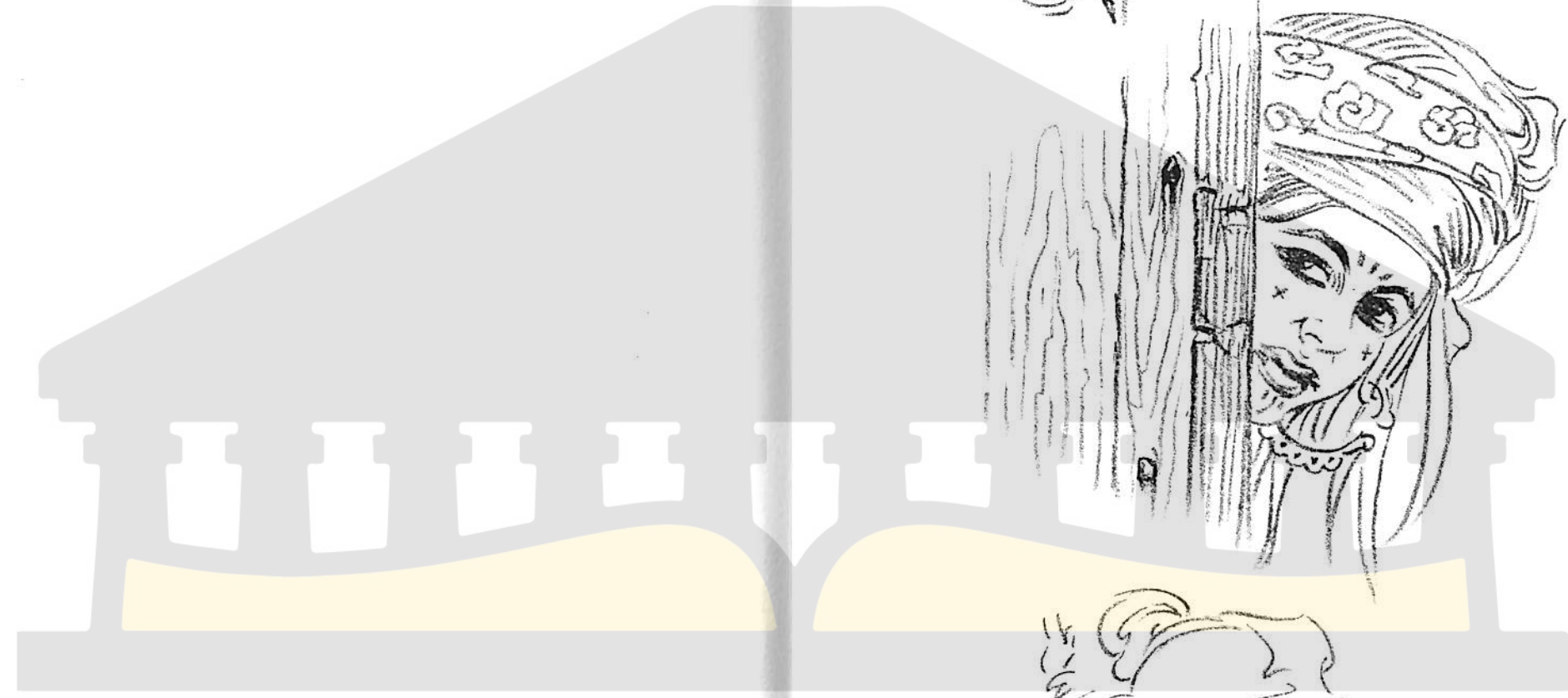
A.S. 9



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°∇∇Σ°° °□°∗°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



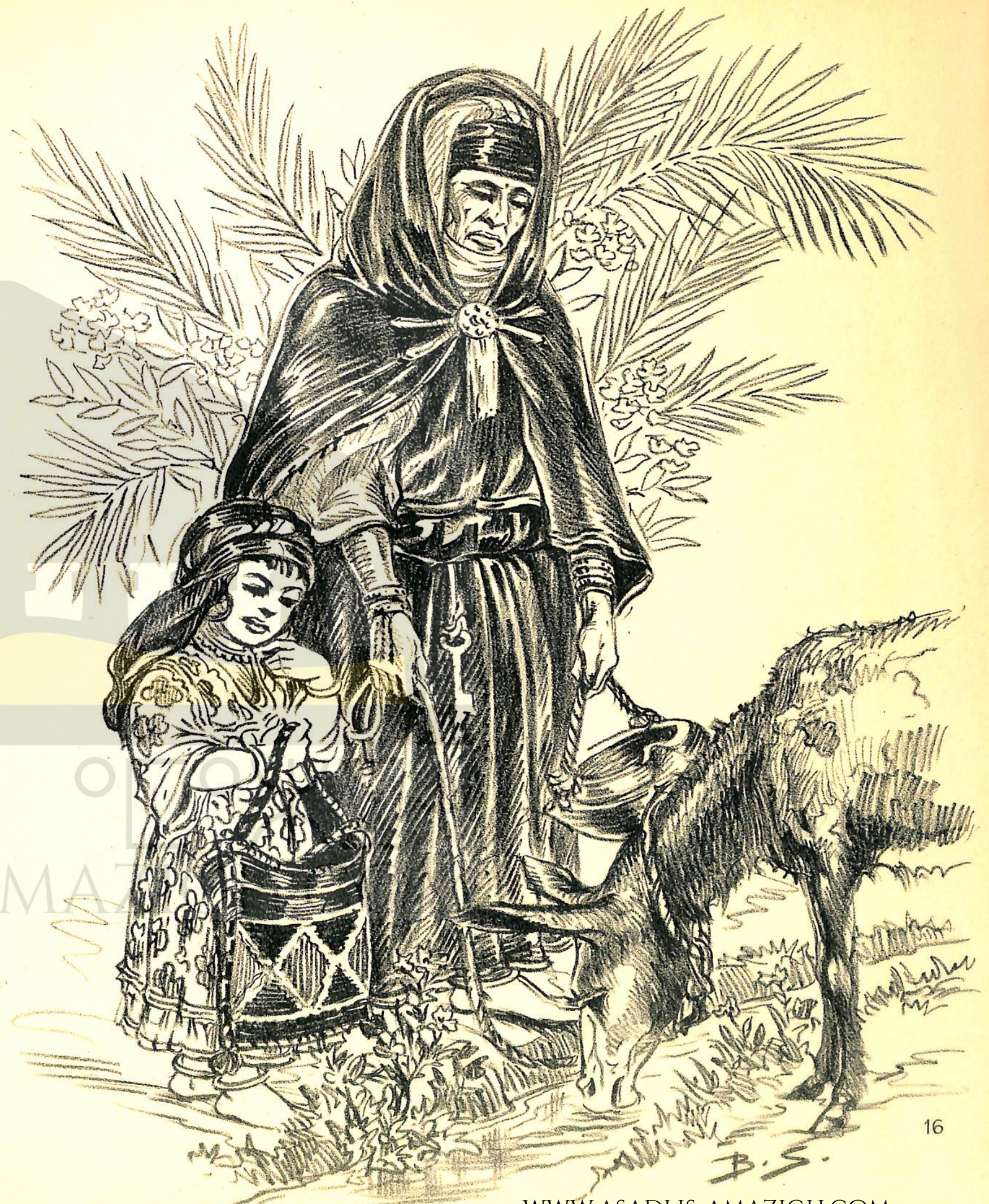


WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

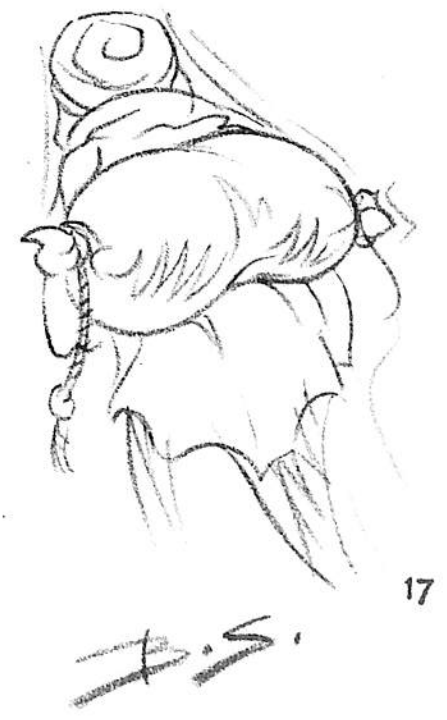


°°∇∩Σ°
WWW.ASADLIS-AM

B. Sazzaillon



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

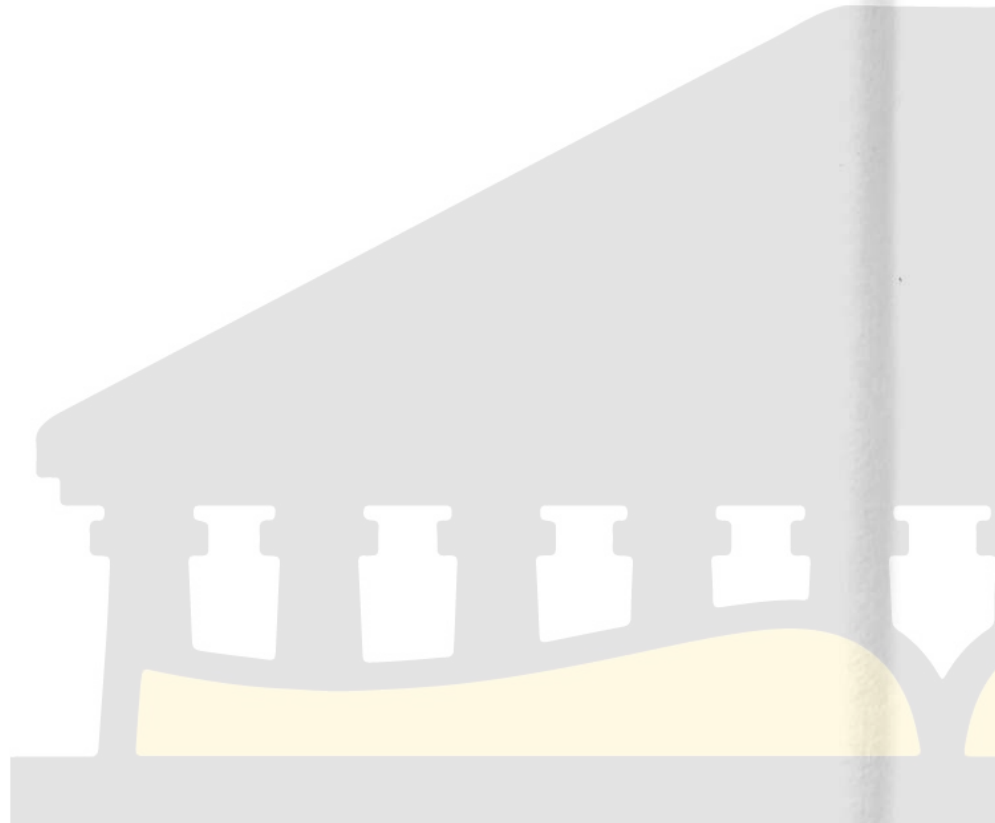


WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



©°∇∇Σ©
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

B.S.



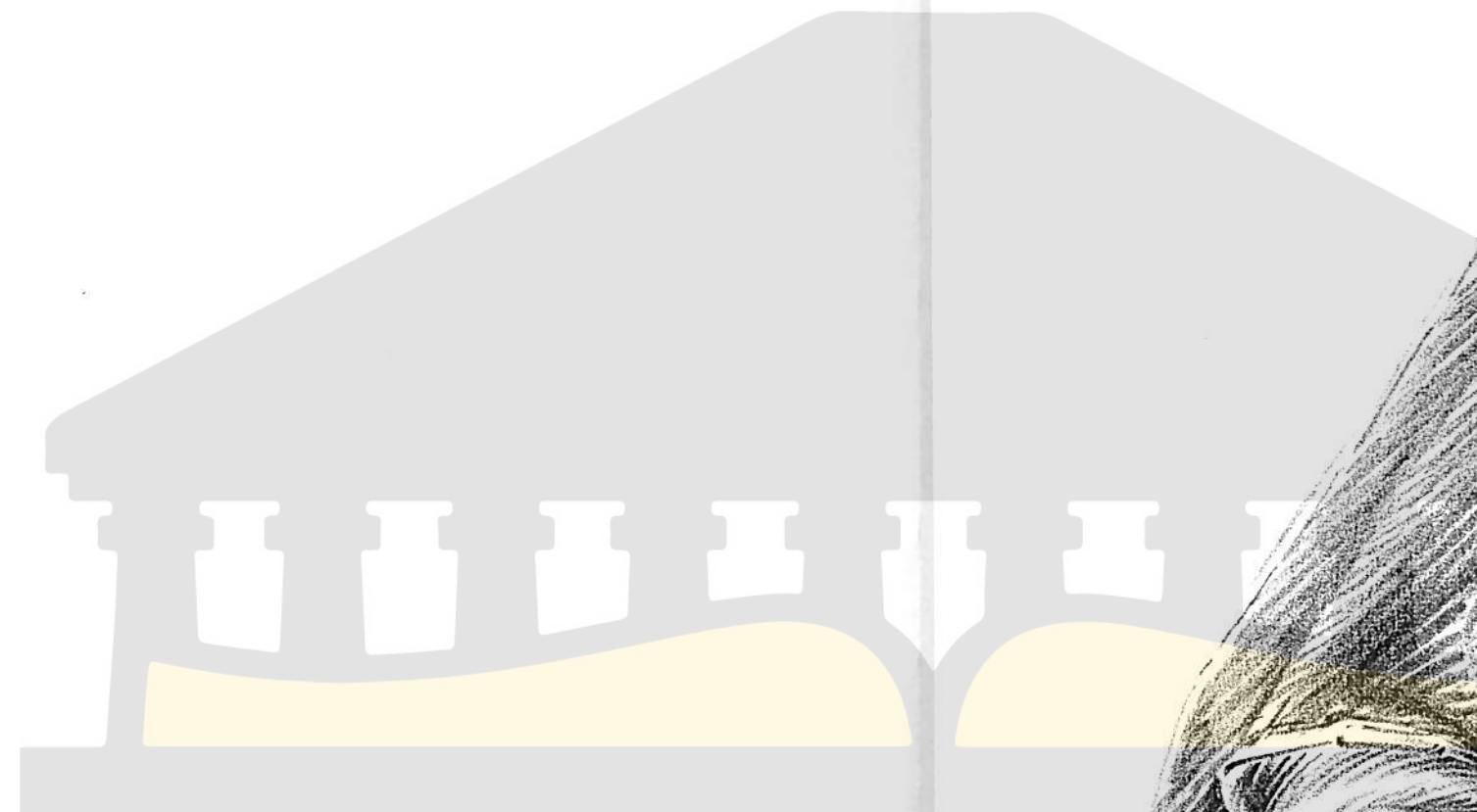
©°∇∇Σ©

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM





©°∇∇Σ©
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

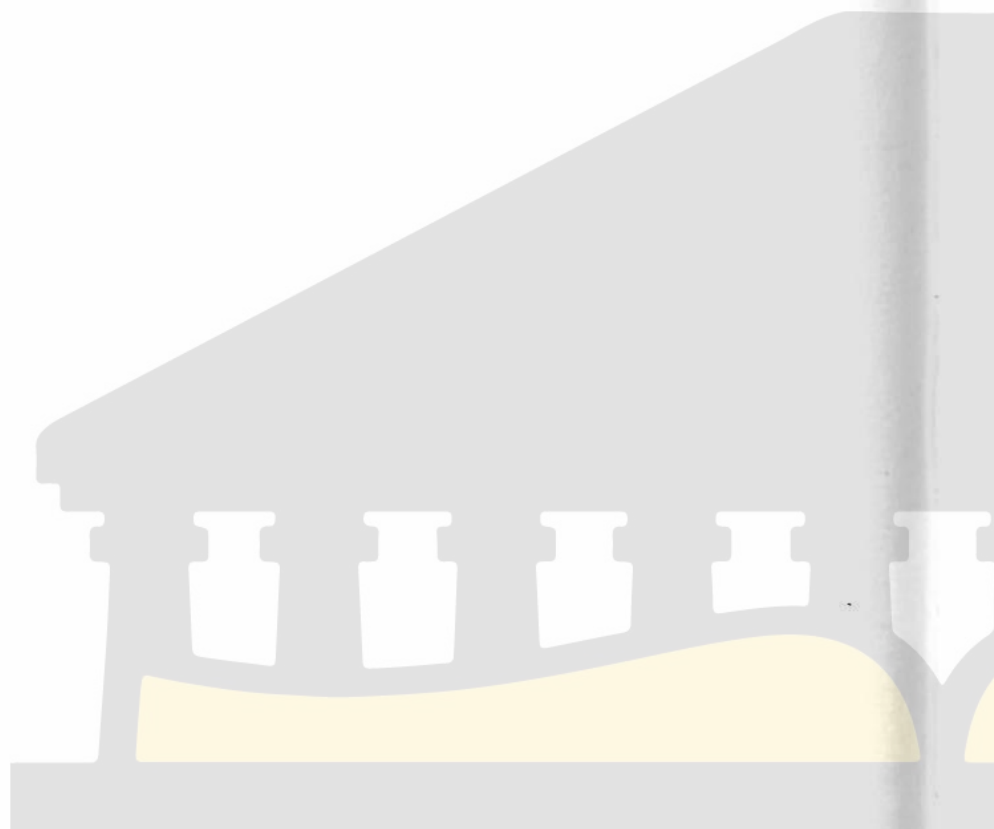


WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



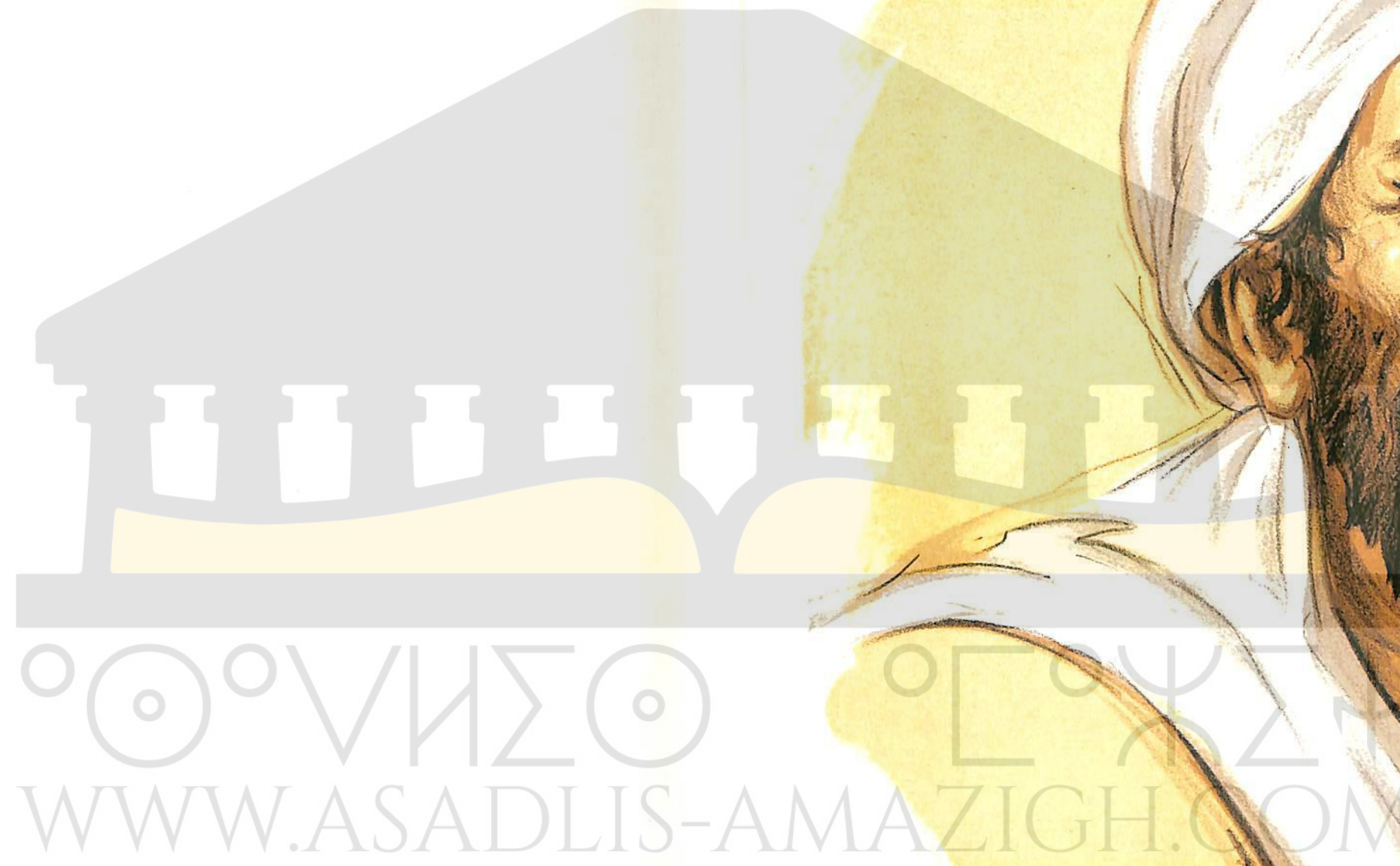
B.S.

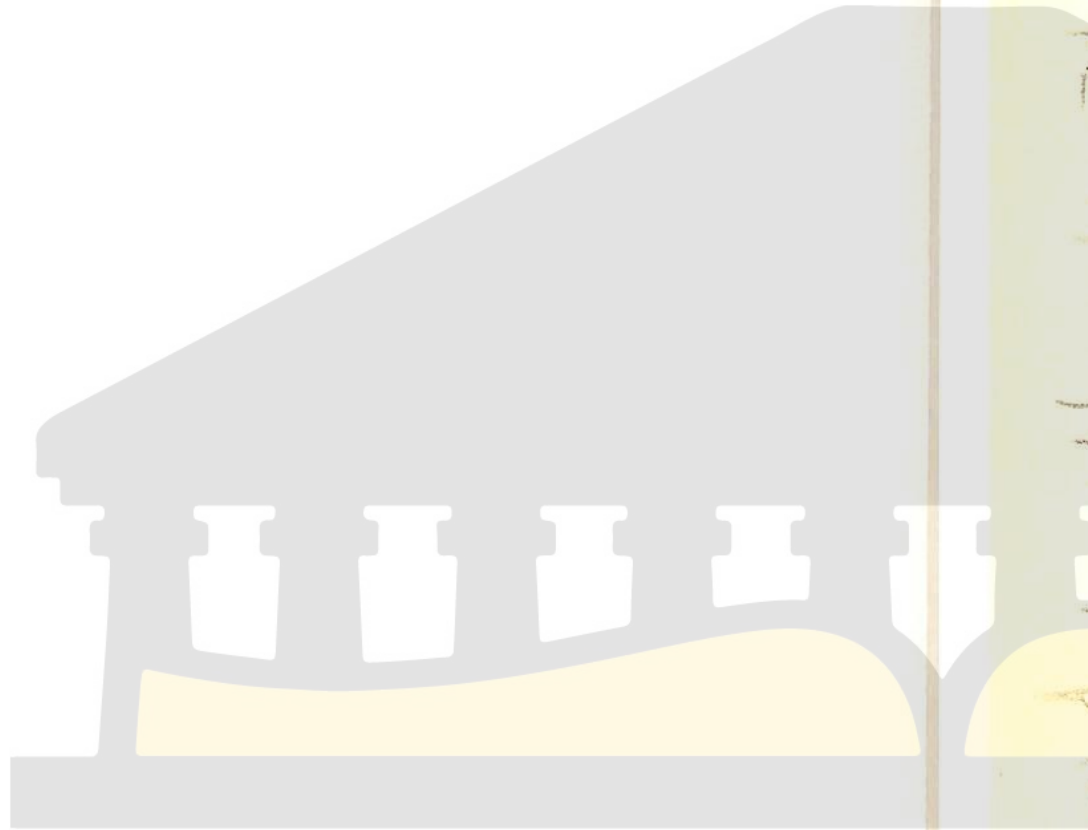


© © ° ∇ √ Σ ©
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



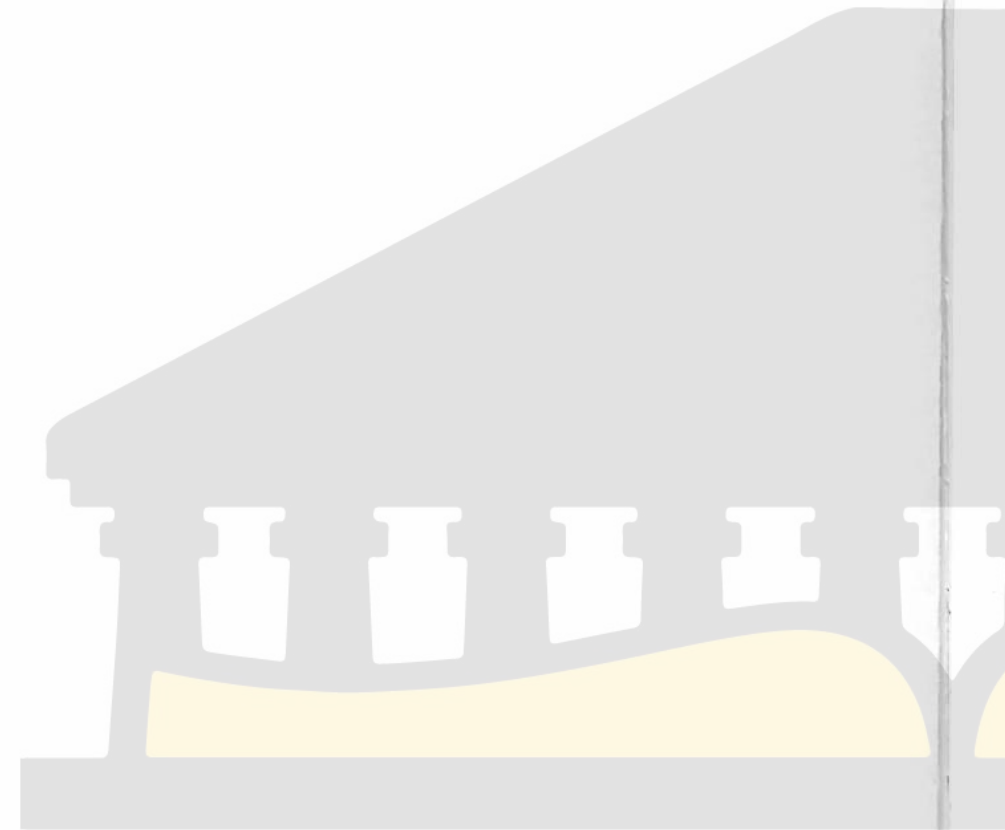




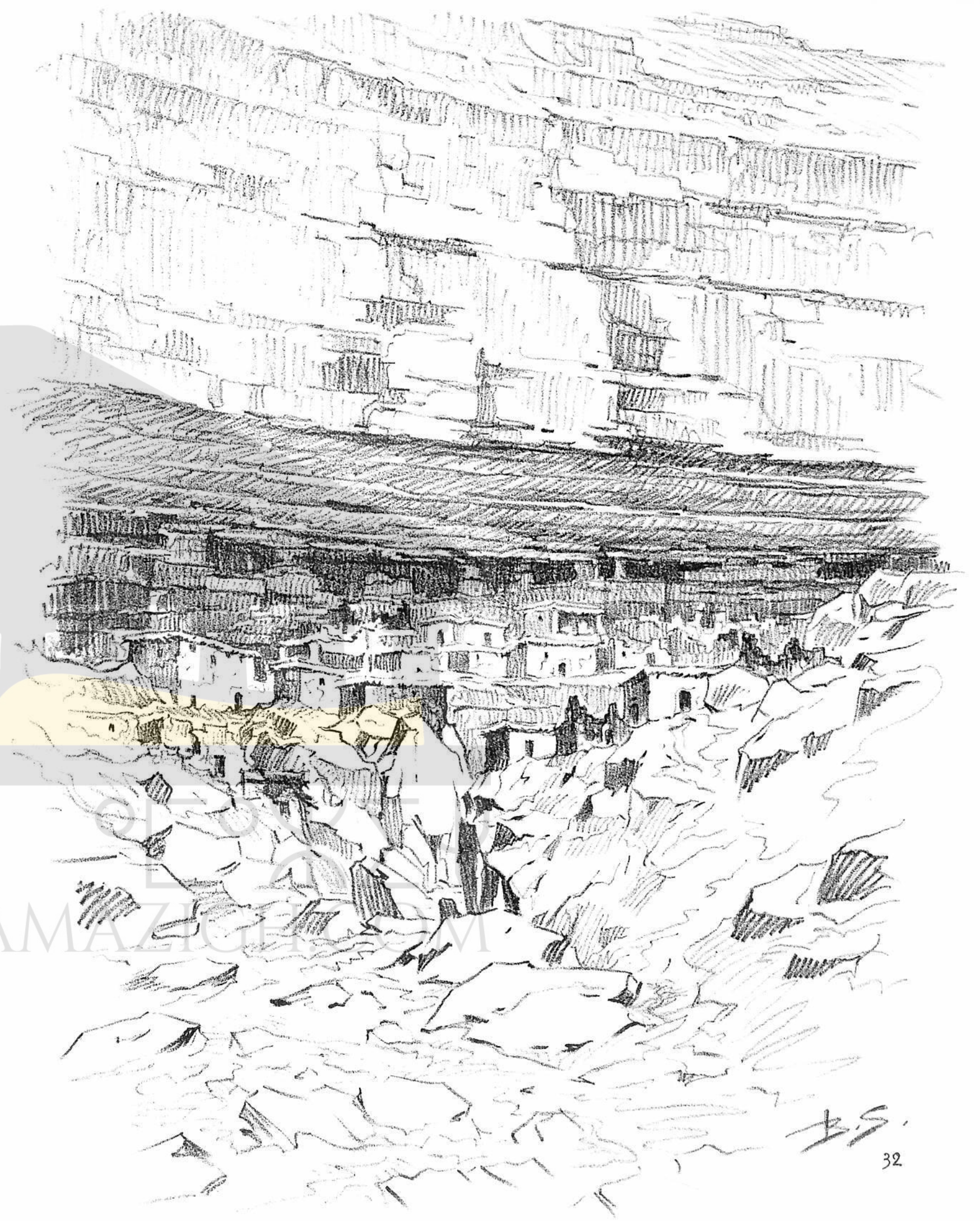


°°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

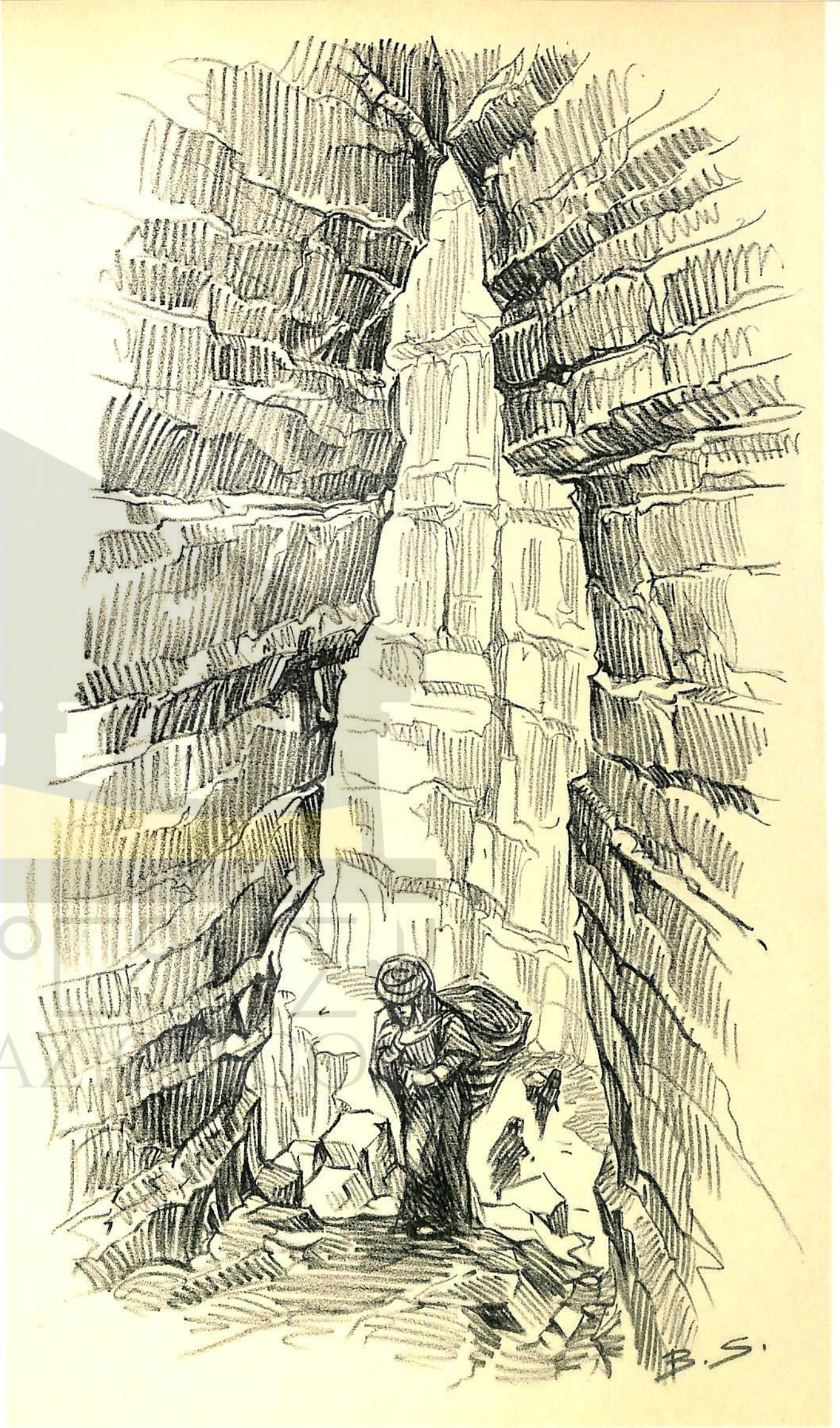




°°∇∇Σ°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



AS
32

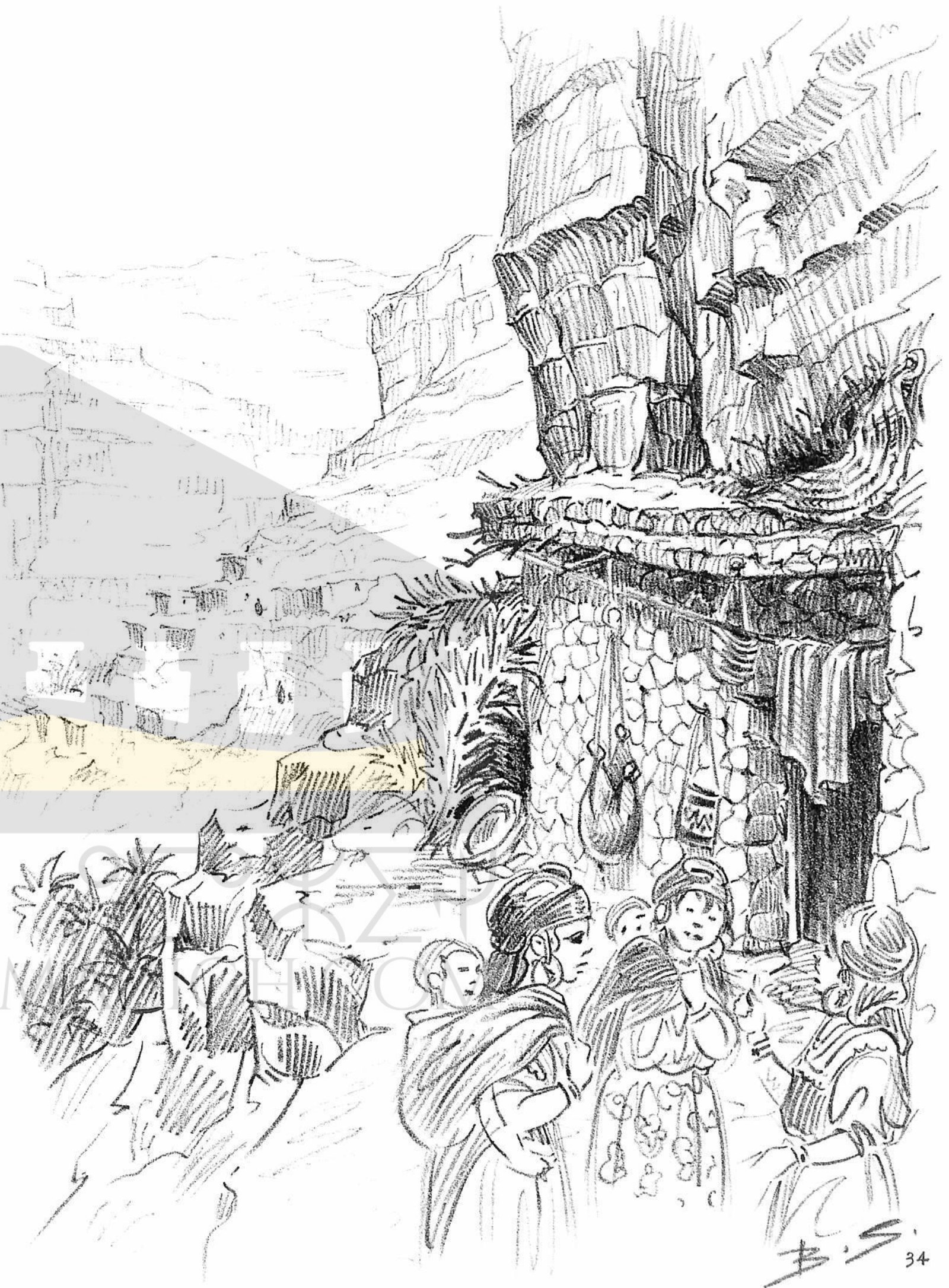


©°∇∇Σ©
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°°VHΣ°

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM





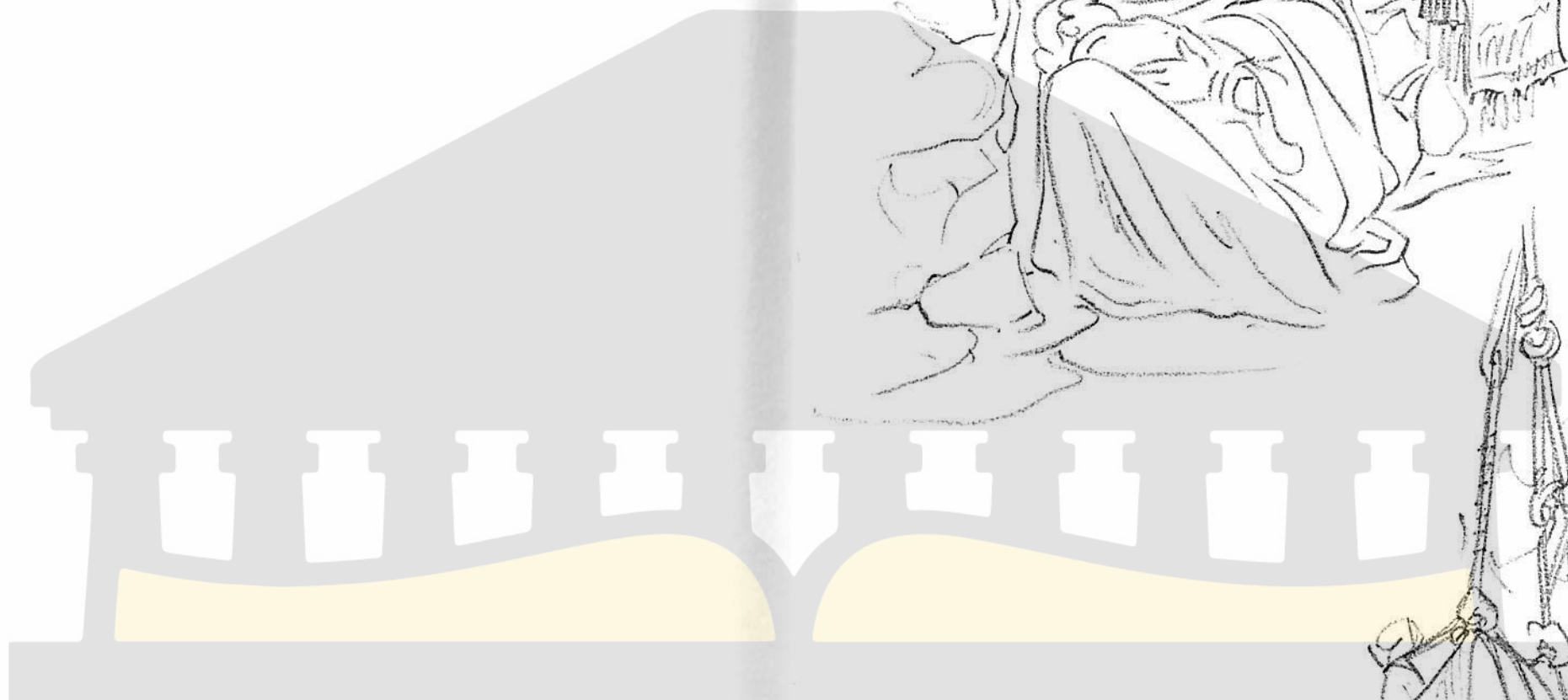
P. Saraillo

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

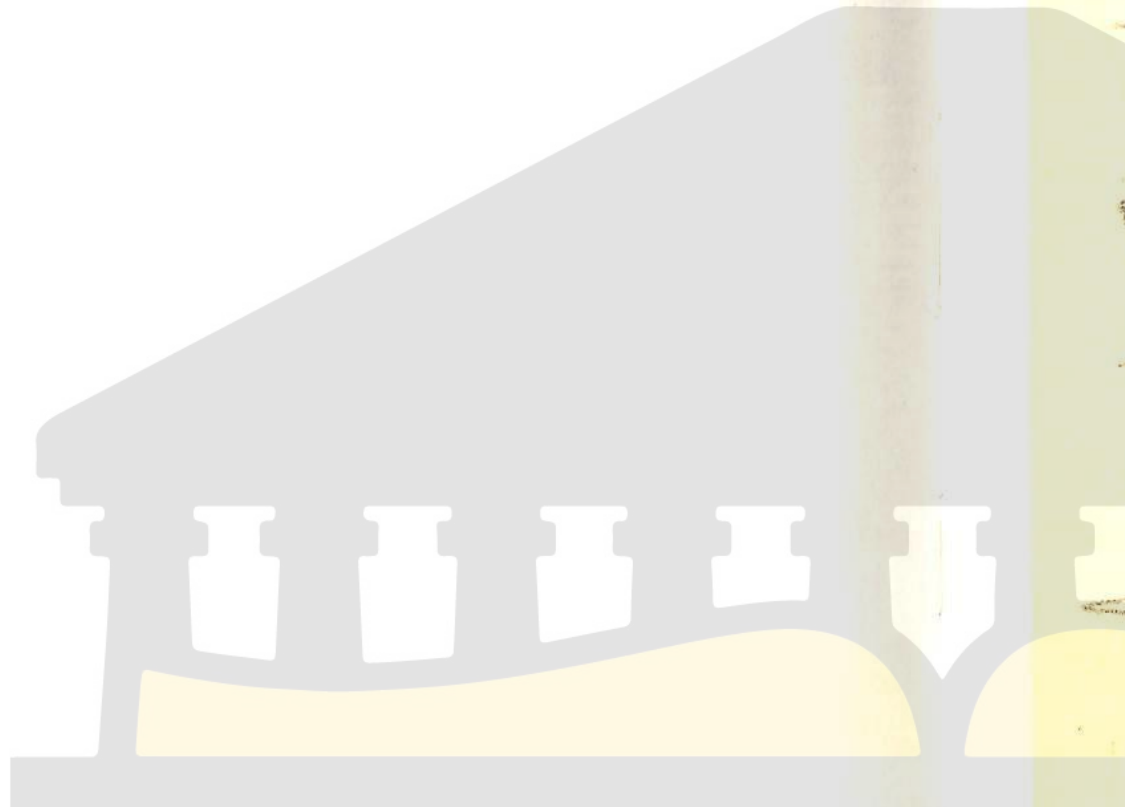


©°∇∇Σ©

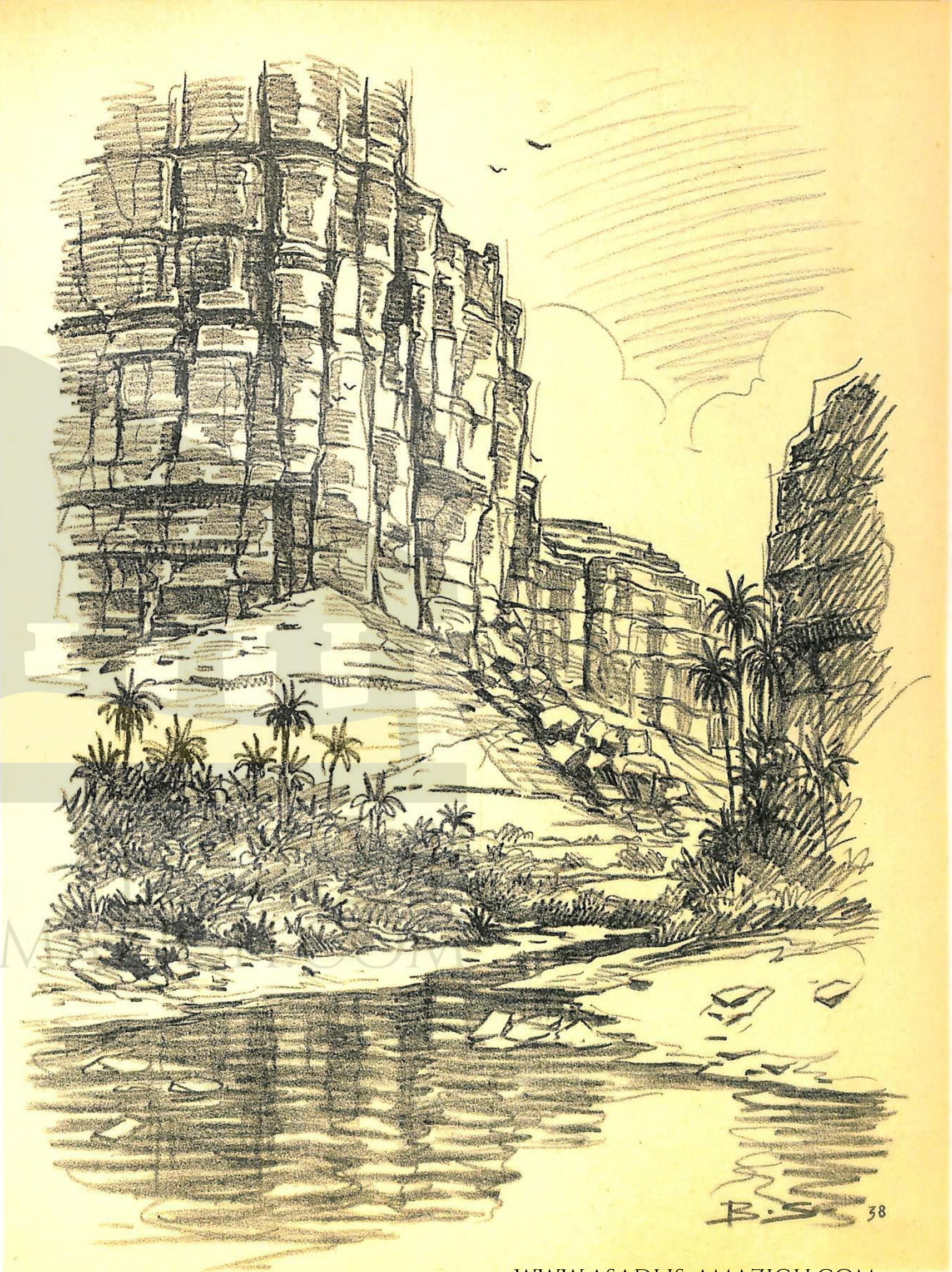
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°°VHΣ°°° °□°Ж°°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



B.S. 38



°°VHΣ°°

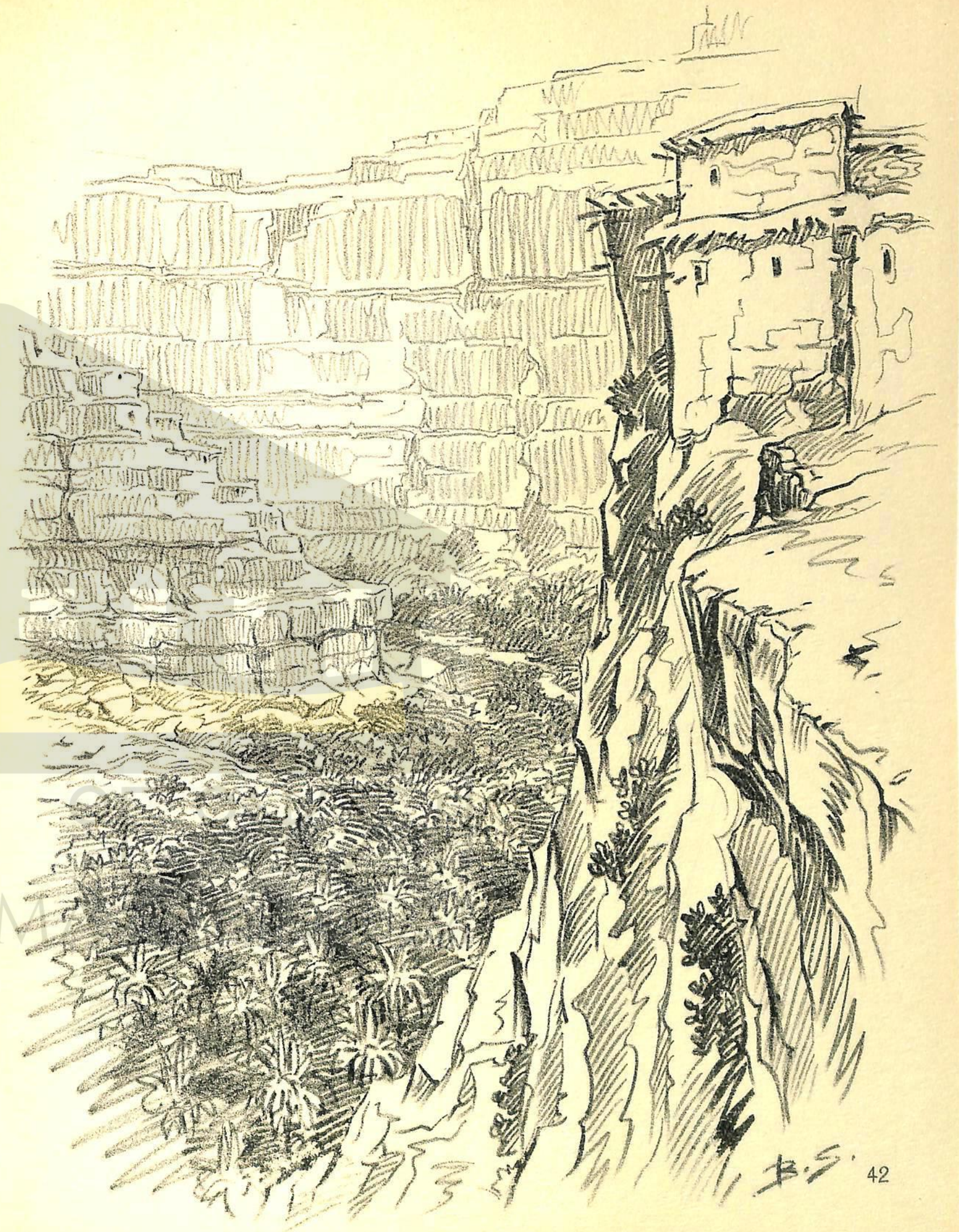
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

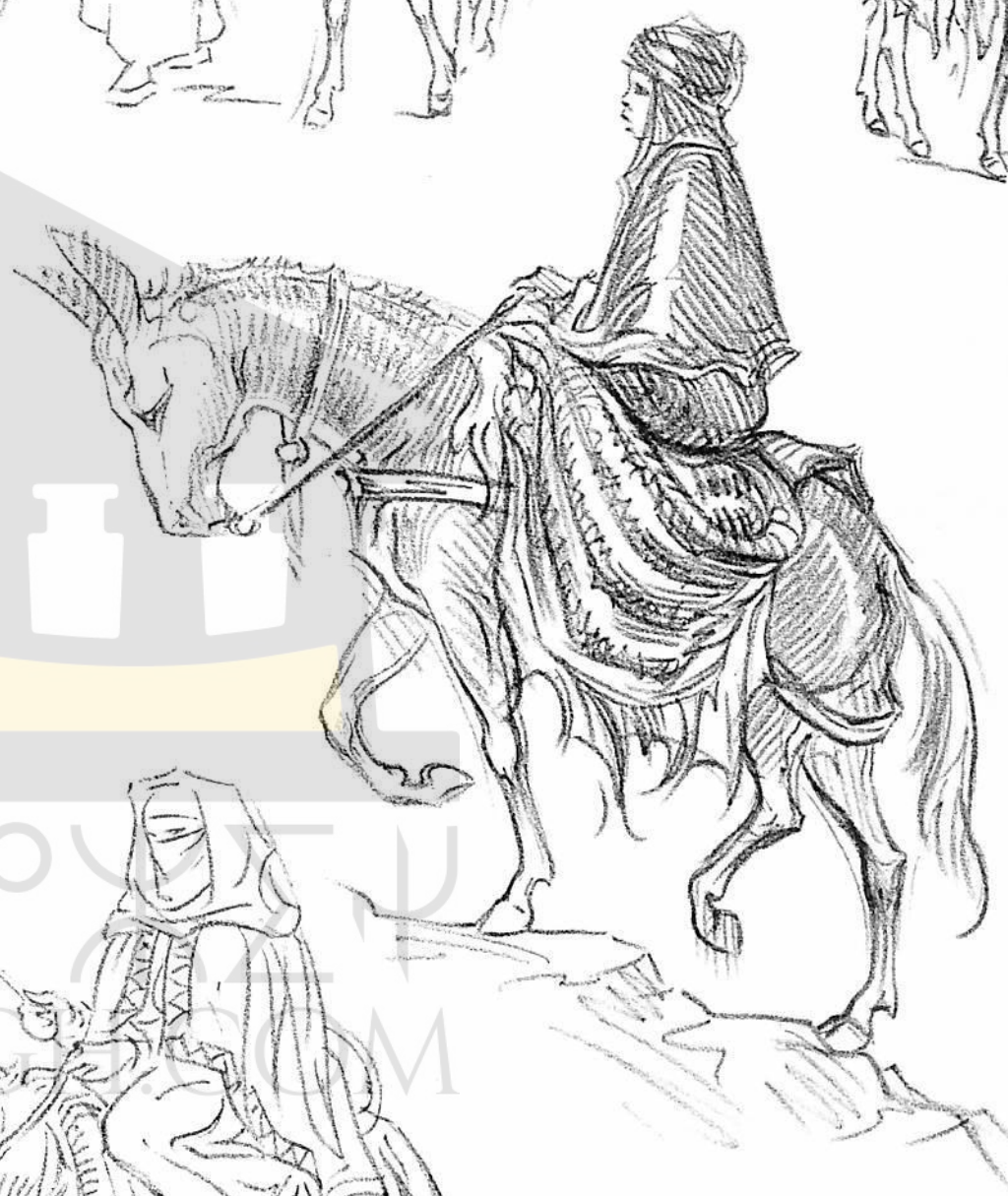
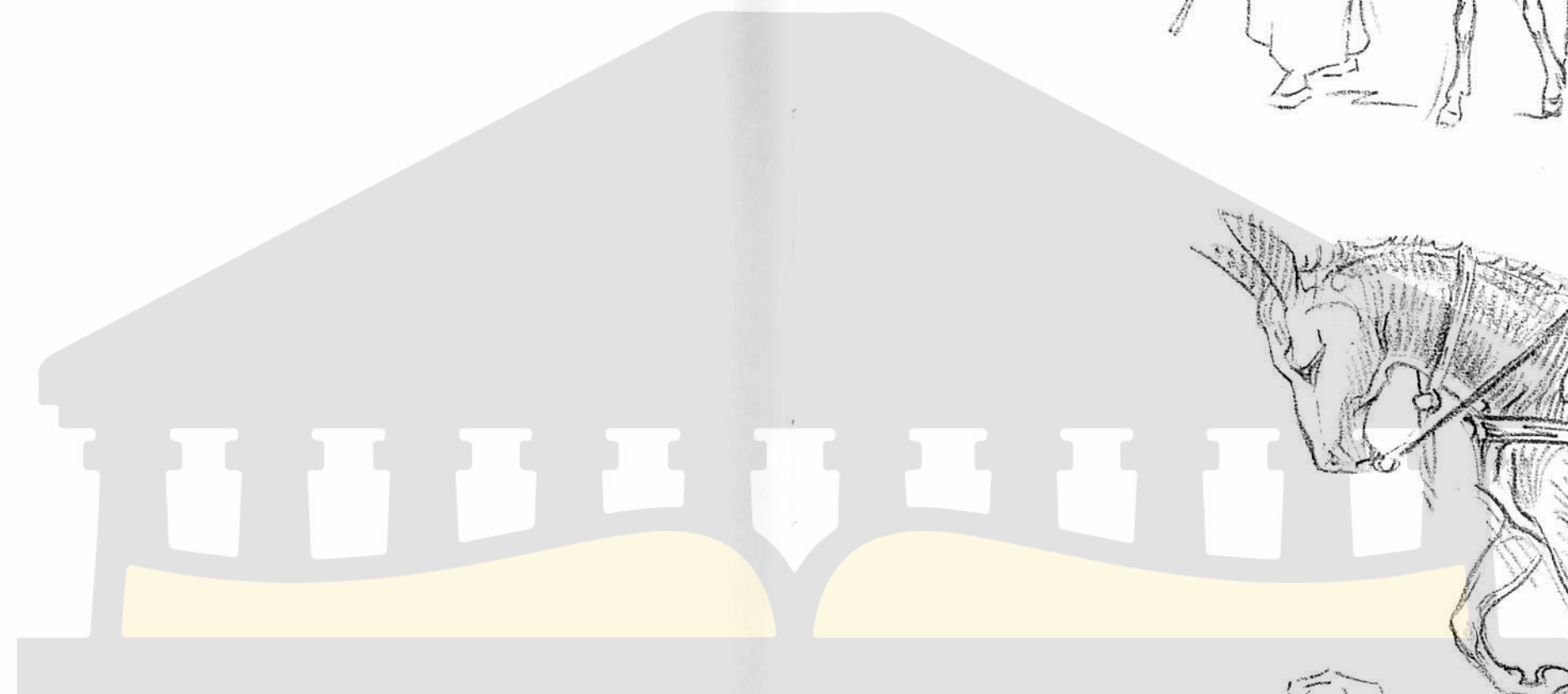




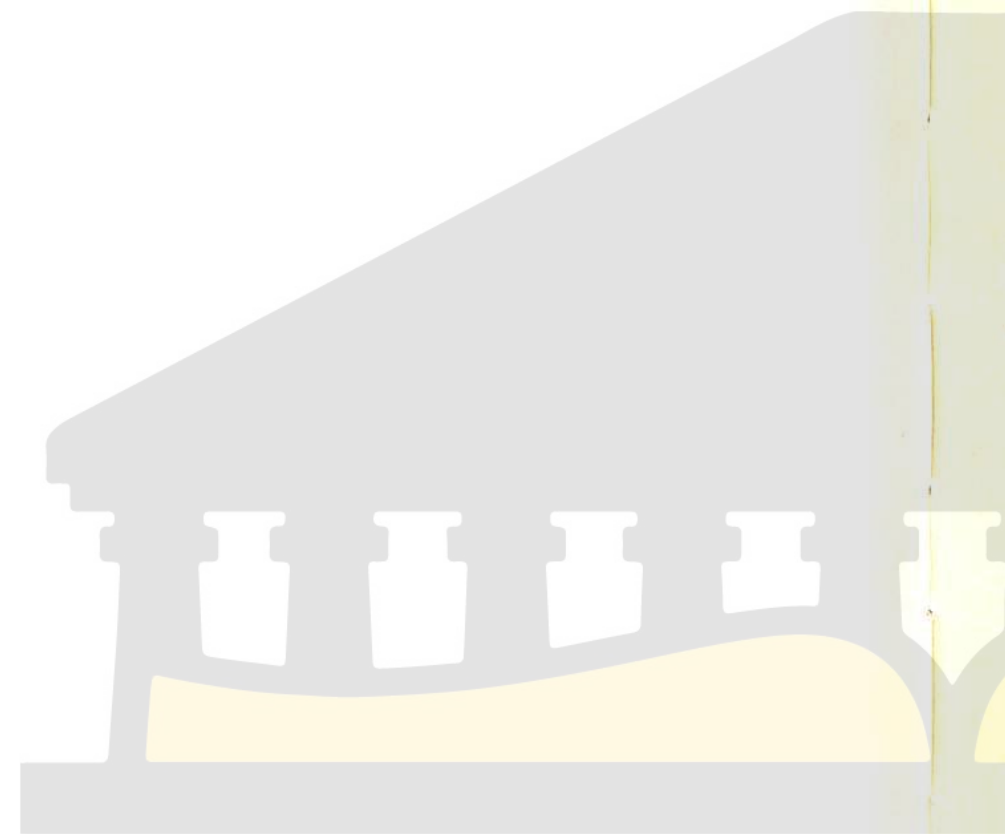
©°∇∩Σ© ©°∩Σ©
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



°°VHΣ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

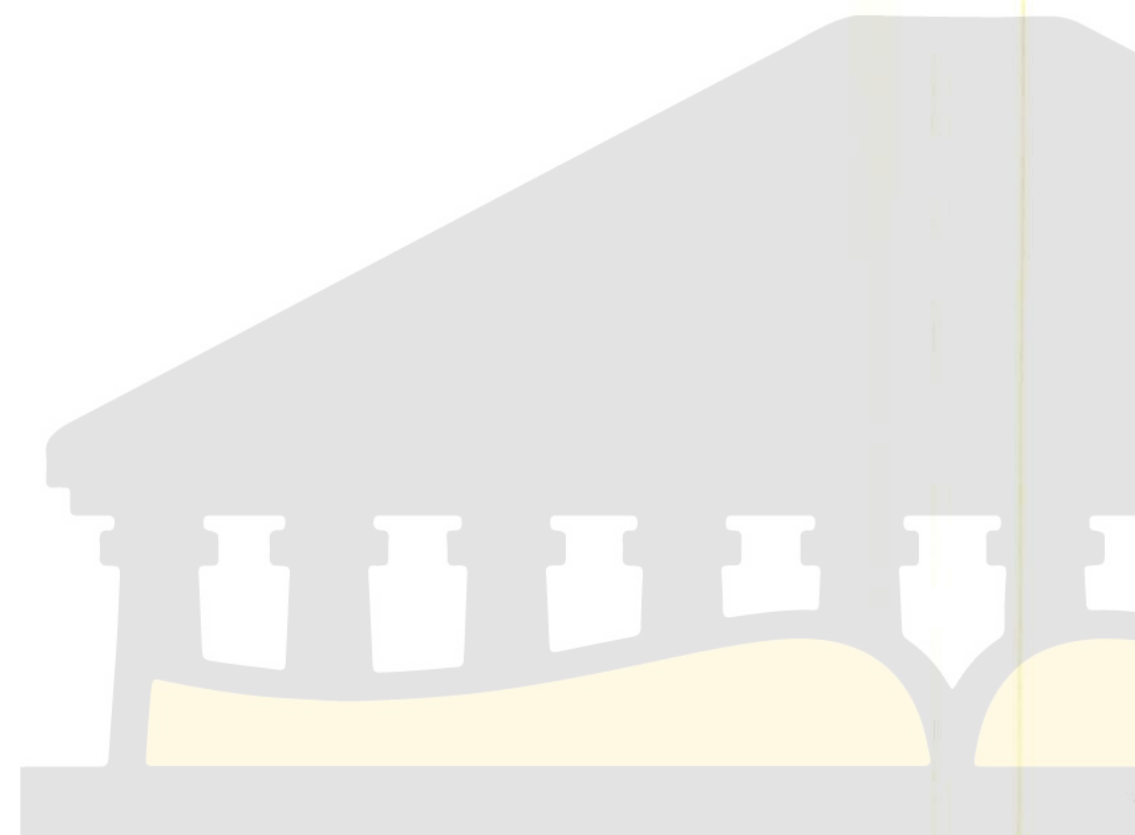


3.5.

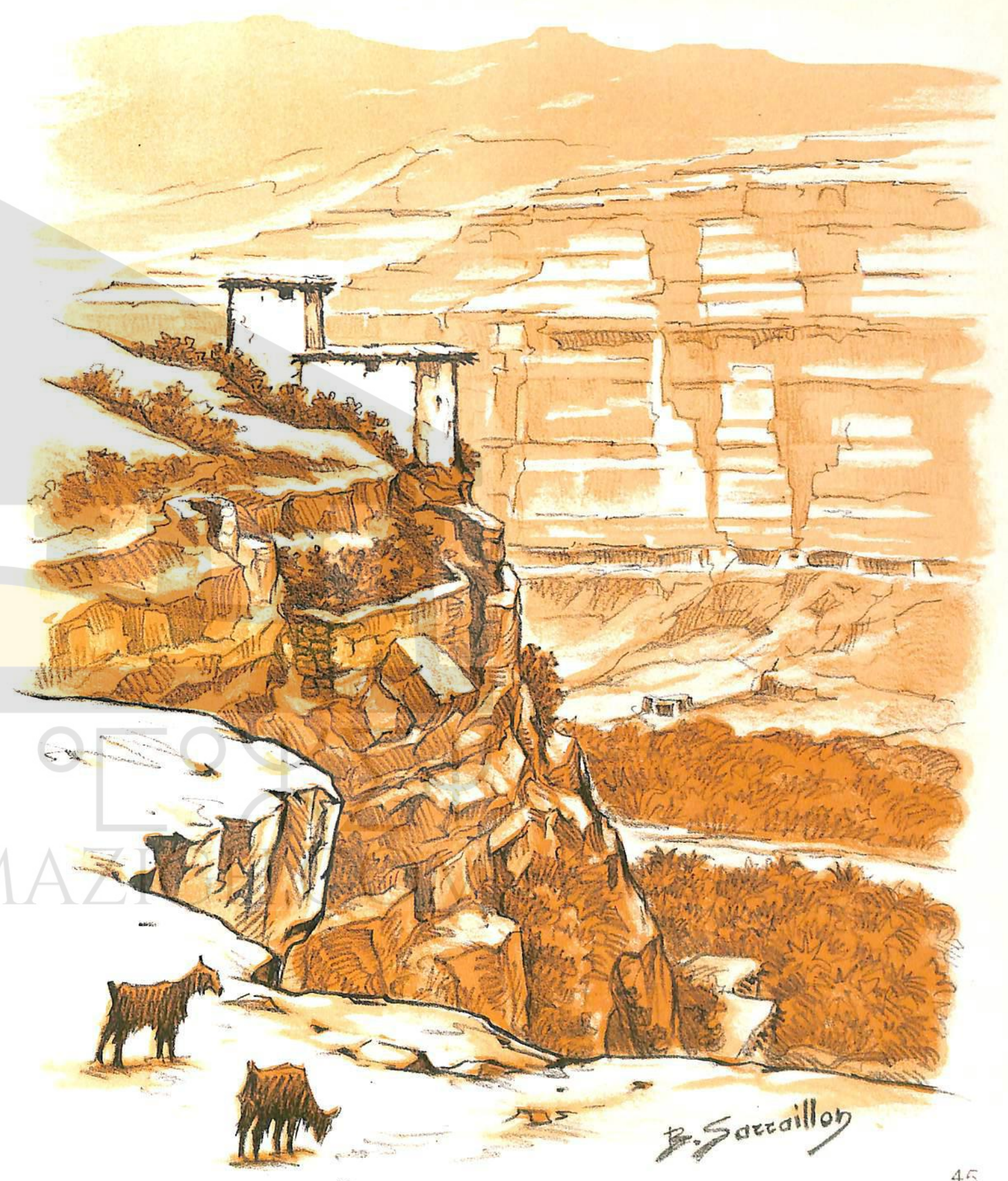


°°∇∇Σ°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM





°°∇∩Σ°°
WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

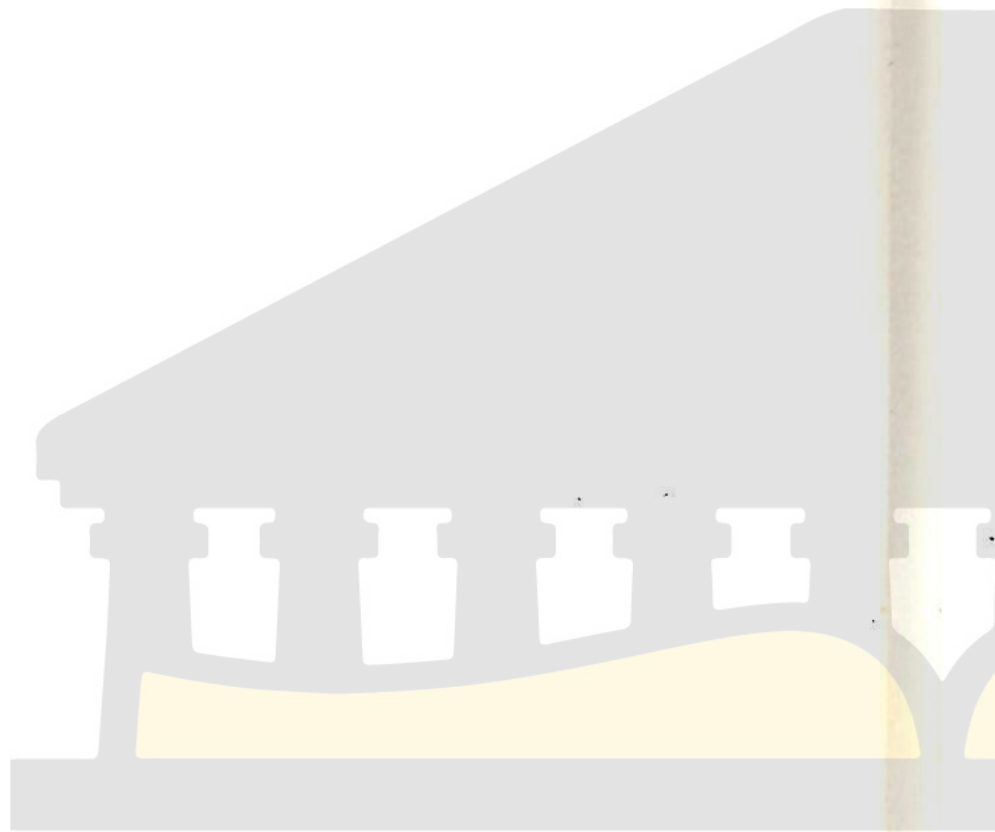


B. Sarrailly



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

E.S.



°°∇∇Σ°

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM





WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

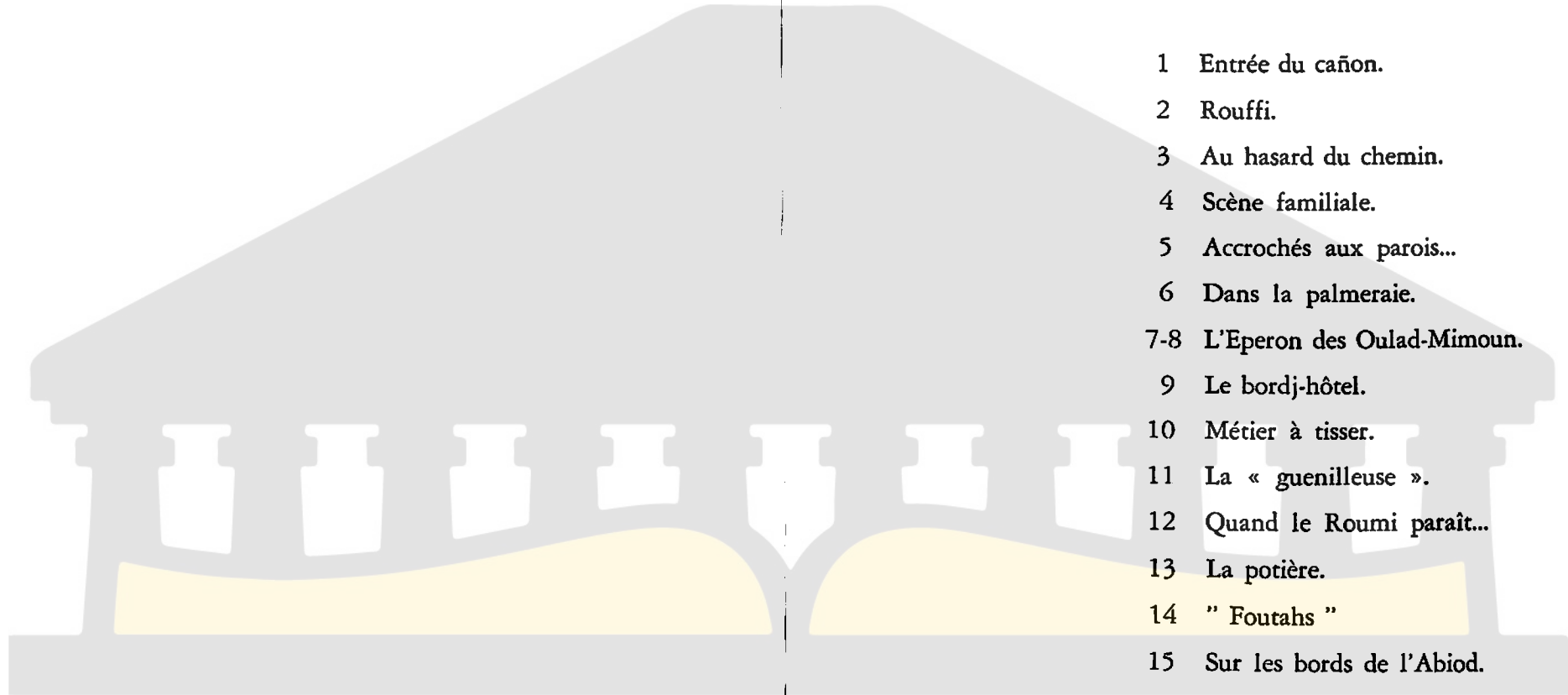


WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM



WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- 
- 1 Entrée du cañon.
 - 2 Rouffi.
 - 3 Au hasard du chemin.
 - 4 Scène familiale.
 - 5 Accrochés aux parois...
 - 6 Dans la palmeraie.
 - 7-8 L'Eperon des Oulad-Mimoun.
 - 9 Le bordj-hôtel.
 - 10 Métier à tisser.
 - 11 La « guenilleuse ».
 - 12 Quand le Roumi paraît...
 - 13 La potière.
 - 14 " Foutahs "
 - 15 Sur les bords de l'Abiod.
 - 16 La séguia.
 - 17 Guerbas.
 - 18 Ruelle du vieux Rouffi.
 - 19 Cour intérieure d'une mechta.
 - 20 Intérieur chaouia
 - 21 Le manteau d'hiver.
 - 22 Mère et fille.
 - 23 Tisseuse.
 - 24 " L'Azria "
 - 25 Aurasienne.
 - 26 Nos inséparables.
 - 27 Dans la guelaa.
 - 28 Grenier de séchage.
 - 29 Types chaouias.
 - 30 Aurasien.
 - 31 Eperon rocheux.
 - 32 La " Vallée morte ".
 - 33 La brèche.
 - 34 Habitation troglodyte.
 - 35 Tisseuse de tellis.
 - 36 " Sur le seuil ".
 - 37 Détails d'habitations troglodytes.
 - 38 Les roches rouges.
 - 39 Pressoir à huile.
 - 40 L'huilerie.
 - 41 En montant aux Oulad Mimoun.
 - 42 Groupe de guelaas.
 - 43 " Cavalières ".
 - 44 Le bastion du Vieux-Rouffi.
 - 45 Sentinelle de l'abime.
 - 46 Le Berger.
 - 47 Les grandes falaises.
 - 48 Nomades chameliers.
 - 49 Un bel " équipage ".
 - 50 Scène biblique.

ROUFFI

dans l'abîme de l'Aurès

Tiré d'après les lithographies originales

de l'auteur

a été imprimé sur les presses de

LA TYPO-LITHO - ALGER

Il a été tiré de cet ouvrage

**500 exemplaires constituant l'édition originale
soit :**

**150 exemplaires sur Velin pur chiffon à la forme
des PAPERIES D'ARCHES**

contenant deux lithographies tirées à la presse par

B. SARRAILLON

et se répartissant ainsi :

**15 exemplaires numérotés de 1 à 15
contenant une aquarelle
et une suite en noir et couleurs**

**40 exemplaires numérotés de 16 à 55
contenant un dessin**

70 exemplaires numérotés de 56 à 125

25 exemplaires Hors-Commerce marqués H.C.

350 exemplaires numérotés de 126 à 475

sur ALFA-CELLUNAF

N° 240

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM

**Edité par l'artiste
Droits de reproduction interdits**

MCMLVII



© 2015 ASADLIS-AMAZIGH.COM

B. Saccailon

WWW.ASADLIS-AMAZIGH.COM